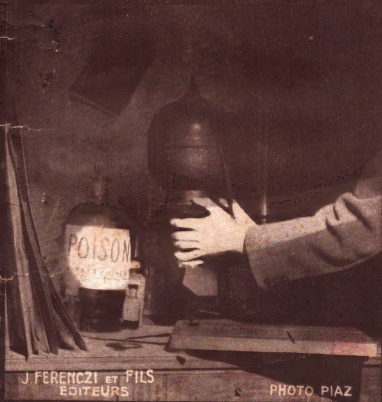


Collection POLICE

85°

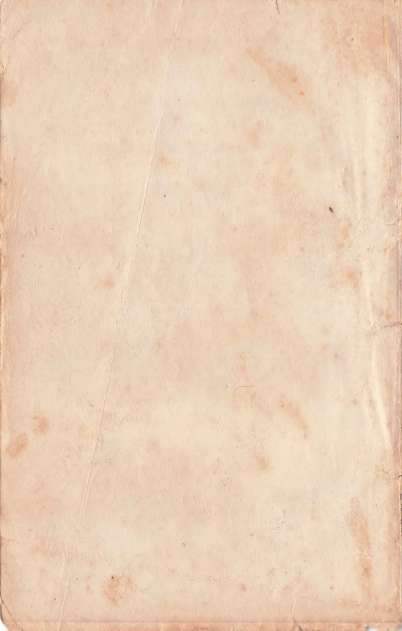
ANDRÉ MICHEL

SOUS LE COUPERET



J. FERENCZI ET FILS
ÉDITEURS

PHOTO PIAZ



Sous le couperet

Roman policier inédit

par ANDRE-MICHEL

CHAPITRE PREMIER

Sur la place, les hommes s'activaient en silence; ils agissaient d'une main expérimentée, plantant les mortaises là où il fallait, n'hésitant jamais sur l'emplacement de telle pièce. Parfois retentissaient les chocs sourds d'un marteau.

L'aube était encore loin. Néanmoins, par petits groupes des gens, mystérieusement avertis, se masaient. Et toujours en silence. Un bistrot était demeuré ouvert. Un autre releva sa devanture; un troisième écarta ses volets. Les fenêtres des maisons bordant la place se rabattirent, montrant des visages ensommeillés.

Puis, dans le lent lever du jour, résonna le pas cadencé d'une troupe en marche. Les lampadaires de la place qui commençaient de blanchir accrochèrent des lueurs aux baïonnettes des fusils. Des officiers, retenant leurs chevaux qui piaffaient, disposaient leurs hommes selon un carré.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 250

Le ciel devenait gris. Alors dans cette lumière diffuse on distingua la silhouette sinistre de l'échafaud.

Au même instant, dans la prison, un lent cortège se dirigeait vers la cellule des condamnés à mort. Le directeur marchait en tête. Aux côtés du Procureur de la République, un homme aux cheveux argents, au masque romain, répétait sourdement :

— Je vous le garantis, monsieur le Procureur, c'est une erreur, une épouvantable erreur...

— Je vous en prie. Les jurés ont prononcé. La Cour a rejeté le pourvoi...

— Eh! qu'importe les formes, insistait l'avocat. Cet homme est innocent.

— Sa grâce a été refusée. Pourtant M. le Président de la République a eu tout loisir d'examiner le dossier. Ce fut un crime atroce : l'assassinat de son aïeul...

— Je suis certain de son innocence.

— L'enquête a, hélas! démontré la culpabilité.

Le funèbre cortège atteignait les cellules des condamnés à mort. Un geôlier tira une clé, afin de l'introduire dans la serrure. La porte tourna sur ses gonds. Un gardien se présenta :

— Il dort.

Le directeur l'écarta, s'approcha de la couche sur laquelle était étendu un jeune homme. A peine vingt-cinq ans; il reposait sur le côté, la tête enfouie au creux du coude; il avait une apparence enfantine. Le directeur effleura l'épaule du dormeur, qui sursauta, se dressa sur son séant. En apercevant ces hommes, tout de noir vêtus, il poussa un hurlement.

— Non!... Non!... je ne veux pas..

— Ayez du courage, mon fils, prononçait l'aumônier qui s'avançait.

— Je suis innocent.

— Du courage, Dufaure! disait le directeur.

— Je n'ai pas tué.

Il était assis sur le rebord du lit, se passant la main devant les yeux comme s'il était incapable de réaliser l'affreuse chose : mourir.

L'avocat à son tour se pressait afin d'exhorter son client. Mais Jacques Dufaure levait les yeux sur lui :

— Ma femme?

— Elle ne sait pas.

— Vous lui direz que je l'embrasse, et surtout qu'elle ne me croie jamais coupable. Qu'elle mette tout en œuvre afin de prouver mon innocence.

Par l'étroite fenêtre on distinguait le jour qui se levait. En silence le cortège sortit, se mit en marche, prenant la route par laquelle il était venu. Ils descendirent un escalier; une porte était entr'ouverte. Un homme attendait avec un aide. Un escabeau était préparé. Dufaure eut un mouvement de recul; de nouveau il poussa un hurlement :

— Je ne veux pas... je ne veux pas...

Mais le bourreau l'obligeait à s'asseoir, saisissait les ciseaux, commençait la funèbre toilette.

La porte lentement tourna sur ses gonds; un homme d'un certain âge, le visage carré, énergique, parut; l'avocat s'approcha de lui :

— Monsieur le Directeur, est-ce que...

Mais l'autre, M. Desbrosse, directeur de la police judiciaire, prévint ses paroles en secouant la tête. D'un bloc, l'exaltation qui s'était emparée de l'avocat tomba. Et le silence s'installa de nouveau dans la pièce.

Le bourreau agissait vite; néanmoins on le devinait méthodique; il tâchait à la perfection dans son métier. Jacques Dufaure, le condamné, semblait déjà hors de ce monde; il contemplait une vision lointaine.

— Là, dit enfin le bourreau.

Il avisa une bouteille de rhum préparée, saisit un verre qu'il remplit et le tendit au condamné; celui-ci railla :

— Le verre de rhum... Et la cigarette...

Il n'acheva pas; l'homme noir déjà lui offrait son paquet ouvert. Le malheureux en prit une; sa main tremblait tandis qu'il la portait à sa bouche. Puis il s'empara du verre d'alcool, l'engouffra d'un trait.

Le bourreau le saisit sous le bras, l'entraîna vers la porte. Dans la cour de la prison un lourd camion dont les côtés étaient tendus de toile noire attendait : c'était dans ce véhicule que le condamné serait amené

jusqu'à la place où étaient dressés les bois de justice. Une autre auto servirait aux magistrats.

Un aide secondait le bourreau lorsqu'il poussa Dufaure vers l'intérieur du véhicule. L'aumônier attendait afin de prendre place également.

Le gardien-chef avait entr'ouvert la lourde porte de la prison; les vantaux étaient manœuvrés. Le chauffeur du camion avait appuyé sur le démarreur. Le moteur tournait au ralenti.

Le premier, l'aide sauta sur le marchepied de la lourde voiture. L'aumônier allait l'imiter quand le véhicule démarra avec violence, l'empêchant d'achever son geste.

Et le camion franchit le portail avec une vitesse qui allait s'accéléralant. A peine atteignit-il l'extérieur, une étroite rue, qui longeait la prison, qu'il vira au risque de s'accrocher par l'arrière et fila dans un grondement de tonnerre.

Tout d'abord les magistrats étaient demeurés bouche bée; que signifiait? Le bourreau devenait-il fou? M. Desbrosse, le directeur de la Police Judiciaire, réalisa brusquement quand il vit que le camion tournait vers sa gauche, alors que sa direction naturelle était à l'opposé.

— Bon Dieu! jura-t-il.

Il sauta dans une auto qui l'avait amené, jeta un ordre au chauffeur qui fonça à la poursuite du véhicule.

Cependant le camion poursuivait sa course folle. A l'angle de la rue, il faillit renverser un groupe de personnes qui poussèrent des cris. Il vira de nouveau, puis encore. Il zigzagait au travers des ruelles entourant la prison, suivant manifestement un chemin qu'il avait vérifié.

Dès qu'il rencontra une artère plus importante il accéléra encore l'allure sans souci des passants, des gens qui criaient. Sans doute le procureur avait-il téléphoné de la prison car il rencontra soudain un groupe d'agents en uniforme qui lui faisaient signe de s'arrê-

ter. Il roula quand même. Des coups de feu claquèrent. Mais il passa.

Il approchait des faubourgs. Derrière lui plusieurs voitures filaient un train d'enfer. Jacques Dufaure, écrasé sur le plancher trépidant du camion, demeurait incapable de réaliser l'éblouissante et effarante aventure. Enlevé, il était enlevé! A la barbe de la police, des magistrats, au moment même où il allait être conduit à l'échafaud, une stupéfiante mésaventure lui redonnait vie.

Pourtant il restait sans bouger. Il regardait le bourreau et son aide, à genoux derrière la partie mobile qui fermait à demi le camion par derrière. L'un d'eux tira de sa poche un lourd automatique, vissa une crosse métallique à la poignée de l'arme, la porta ensuite à l'épaule.

Une série de détonations claquèrent. Dufaure se dressa : non, il ne voulait pas! Il ne fallait pas que l'on tuât pour lui.

— Imbécile! grogna le « bourreau » et il désigna la route.

Au loin on distinguait une voiture qui effectuait quelques embardées, pneus éclatés, avant de s'arrêter définitivement.

— Nous voici tranquilles, acheva l'homme noir. Il se dirigeait vers la partie antérieure du véhicule. Déjà son « aide » l'avait précédé, soulevait un monceau de couvertures, de bâches entassées. Là-dessous se trouvaient trois hommes, ligottés comme saucissons, un bâillon leur interdisant de crier.

Avec des soins diligents, le « bourreau » et son « aide » déliaient les trois prisonniers. Ce faisant il grommelait :

— Mille excuses, mon vieux. Tu ne nous en voudras pas en apprenant que c'était pour la bonne cause.

Le camion roulait toujours. Son conducteur devait admirablement connaître la région car il quitta la route nationale pour un chemin secondaire, avant de s'engager dans une espèce de sentier sinuant à travers champs. Parvenu en ce point il stoppa.

Le bourreau rabattit la partie mobile qui fermait le

véhicule; sautant à terre, il invita les trois prisonniers à le rejoindre. Puis, tenant à la main avec une feinte négligence son revolver, il les débâillaonna :

— Vous voici libres, mes agneaux. La prochaine fois, je pense que vous prendrez un peu plus de précautions avant de choisir un aide.

Il salua largement :

— Monsieur de Paris, j'ai l'honneur....

Et il sauta sur le camion qui démarra pour s'enfoncer sous une futaie dont de hautes frondaisons eurent vite fait de le dissimuler. Au bout de quelques kilomètres, nouvel arrêt; cette fois ce fut afin de modifier l'aspect extérieur du véhicule. Les panneaux de toile furent roulés; les montants qui les soutenaient furent démontés; quant au numéro il subit une totale modification.

CHAPITRE II

Dans une petite pièce, qui prenait jour par une haute fenêtre sur une ruelle obscure, un homme fumait une cigarette; visiblement, il savourait son vice. Il regardait les volutes de fumée odorante qui s'enroulaient devant lui, se dénouant lentement dans l'atmosphère de la chambre.

Parfois il jetait un regard vers une personne qui ne cessait de parcourir l'étroit espace, allant d'un mur à l'autre, comme ces fauves qui arpentent leur cage dans le vain espoir qu'elle s'élargira, qu'ils ne se heurteront plus aux barreaux. Cette personne : une femme, toute jeune, avec un visage adorable, un air de vive intelligence, de décision; en ce moment les yeux angoissés, qui roulaient dans les orbites du visage, les traits tirés, l'image même de la terreur.

A la fin elle vint se planter devant l'homme, le considéra un moment; il était jeune aussi, mais tout son être dégageait une impression de force, d'autorité consciente. Ses traits étaient énergiques, le menton volontaire, les yeux brillants. Il souriait. Il aspira une

profonde bouffée, puis il consulta sa montre, mais il ne dit rien. Il se leva, vint se poster devant la fenêtre, regarda dans la direction supérieure la teinte du ciel. Il sourit, se retourna enfin :

— En ce moment...

Il n'acheva pas. La femme bondit littéralement, le saisit par les revers de son veston :

— Je veux savoir.

— Patience!

— Téléphonez... Faites quelque chose.

— Non.

Il avait répondu courtoisement mais de façon si péremptoire qu'elle comprit toute insistance inutile. Elle se jeta sur une chaise; entre ses mains elle déchirait un petit mouchoir de baptiste :

— Vous êtes par trop cruel.

Il s'approcha d'elle, posa doucement sa main sur ses cheveux qu'il caressa. Il n'y avait rien d'équivoque dans ce geste; c'était une chose très douce, très affectueuse, une caresse comme celle d'un frère envers sa sœur dans la peine.

Et sous cette pression il parut que la femme se détendait; elle s'abandonna, posa sa tête sur la table voisine; elle ferma les yeux; elle tombait dans un assoupissement qui l'arrachait à son tourment.

Satisfait, l'homme s'écarta d'elle puis vint jusqu'à la porte qu'il ouvrit. Il traversa un étroit couloir, sortit dans la rue. Des gens allaient et venaient. Nul ne se doutait du drame qui se jouait si près d'eux. Nul surtout ne devinait qu'il coudoyait l'instigateur du coup de force de l'enlèvement de Jacques Dufaure.

Il fallut à l'inconnu une bonne heure avant qu'il ne vît tourner au coin de la ruelle un camion sur le siège duquel se trouvaient trois personnages. Sur la plateforme du camion un quatrième était étendu, les bras croisés au-dessous de la nuque. Les quatre personnages avaient l'apparence d'ouvriers se rendant à leur travail.

En arrivant devant l'inconnu le chauffeur bloqua les freins, puis il sauta à terre. L'inconnu les avait précédés à l'intérieur de la maison.

Dans la pièce la femme reposait toujours; un homme pénétra poussé par le chef de l'expédition; en apercevant la dormeuse, il murmura :

— Evelyne.

Dufaure effleura l'épaule de la femme qui bondit, et ce fut une sorte de hurlement, de cri de joie que rien ne pouvait ternir :

— Jacques!

Elle se jeta dans les bras de l'arrivant. L'inconnu les considérait avec un bon sourire; mais son vice ne perdait pas ses droits, aussi tira-t-il un étui de sa poche; il choisit une cigarette qu'il alluma paisiblement, et il s'assit. Dufaure se retourna vers lui :

— Est-ce vous qui m'avez sauvé?

— Je le crois... Tout au moins ce fut sur mes ordres.

— Pourquoi?

La femme ne lui permit pas d'achever; elle s'avança vers l'inconnu, lui tendit franchement la main; il s'inclina; elle s'excusa :

— Pardonnez-moi. Pendant un instant j'ai douté de vous. Votre attitude m'inquiétait, monsieur Mercure.

— Mercure? répéta Dufaure intrigué.

— Oui, M. Mercure, le détective privé, précisa Evelyne.

Dufaure ne comprenait pas encore. Ce fut Mercure qui se chargea de l'éclairer :

— Votre charmante femme a toujours eu confiance en vous, monsieur Dufaure. Elle est venue me trouver; elle m'a demandé mon aide; d'abord je refusai...

Evelyne eut un sourire, se serrant contre son mari :

— J'ai su le convaincre.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti? s'étonnait Dufaure.

— Nous n'avions pas le temps. Votre femme est venue me voir hier. Il a donc fallu que nous fassions vite. Nous n'avions guère le choix des moyens.

— Et maintenant? demandait le condamné à mort.

— Nous allons fuir, nous vivrons à l'étranger; M. Mercure nous procurera certainement des papiers.

C'était Evelyne qui venait de parler. Mercure secoua la tête :

— Il existe un moyen préférable. Et c'est précisément celui qui m'a décidé à vous enlever. Je veux démontrer votre innocence.

— Folie ! s'exclama Evelyne. Jacques sera rattrapé ; cette fois il n'échappera pas à...

Elle porta ses mains devant ses yeux comme si elle était incapable de supporter davantage l'affreuse vision qui se présentait à elle.

Mercure fit de nouveau non de la tête :

— Je vous garantis qu'il ne sera pas repris... à une condition, chère madame. Vous allez me promettre de ne rien tenter afin de revoir votre mari.

— Vous nous séparerez ?

— Il le faut.

— Jacques, je ne pourrai jamais !

— Sois raisonnable, Evelyne. Nous devons beaucoup à M. Mercure ; il faut l'écouter. D'ailleurs j'ajoute qu'il me serait impossible de vivre désormais si je ne démontrais pas que je ne suis pas coupable.

— Où le cacherez-vous ?

— C'est mon secret.

— Je ne saurai donc pas où il se trouvera ?

— Vous ne le saurez pas. Davantage même, je vous demande de garder le silence sur toute cette aventure vis-à-vis de la police. Il est probable que vous serez suivie : si vous saviez la cachette de votre mari, vous risqueriez d'y conduire la police. Cela il ne faut pas.

— Je vous jure que je ne dirai rien.

— Non, décida nettement Mercure, vous ne saurez rien. Et j'ajoute que si la police vous questionne comme c'est certain, il vous faudra répondre que vous ignorez tout de cet enlèvement.

— Je serai questionnée ?

— C'est plus que probable... vous ajouterez que vous en êtes la première étonnée... vous ajouterez que vous espériez revoir votre mari, qu'il n'a pas reparu.

— Cela paraîtra incompréhensible.

— Ne vous préoccupez pas des apparences. Faites comme je vous dis simplement. Et ajoutez ceci : pour vous, votre mari a été victime de quelques gens inconnus.

— Et vous me garantissez la réussite?

— Je vous promets ceci; je tenterai tout afin de prouver au quai des Orfèvres que moi, Mercure, j'ai découvert la vérité où eux n'ont rien vu. Si j'échoue — je vous demande un mois — c'est que je me serai trompé. Alors...

Il les considéra tous les deux avant d'achever lentement :

— Alors, c'est que votre mari sera réellement coupable, et...

Evelyne retint un cri; Dufaure serrait les poings. Mercure termina en haussant les épaules :

— Et comme il ne sera pas dit que je l'aurai arraché pour rien des griffes de la police, il ira se faire pendre ailleurs. Je vous donnerai de faux papiers.

CHAPITRE III

M. Desbrosse, le directeur de la Police Judiciaire, se tenait dans le cabinet du Procureur de la République; il y avait là également le directeur de la prison, le juge d'instruction, le président du tribunal. Les magistrats émettaient les avis les plus contradictoires. D'après les dernières nouvelles, le camion emportant Dufaure avait disparu sans espoir d'être jamais retrouvé.

— Enfin! s'exclamait le directeur de la prison, une voiture ne disparaît pas de la sorte. On la reverra certainement quelque part.

M. Desbrosse secoua la tête avec lassitude :

— N'y comptez pas. Celui qui a organisé ce raid audacieux avait tout prévu. Il n'y a guère de chances pour que nous remettions la main sur Dufaure.

— A l'étranger pourtant?

— Bah! de faux papiers sont facilement obtenus. Je ne serais pas étonné si Dufaure était en ce moment en avion en route pour une direction inconnue.

Le procureur le considéra :

— Monsieur Desbrosse, un point me tracasse singulièrement : qu'êtes-vous venu faire ici ? Pourquoi avoir quitté Paris ?

— Une bêtise. Figurez-vous qu'hier Mme Dufaure a rendu visite à... à une personne. J'étais curieux de voir si cette personne ne serait pas elle-même ici pour assister à l'exécution.

Réponse sibylline dont les auditeurs durent se contenter. Desbrosse ne tenait pas à faire part de ses soupçons. Il avait chargé Mérital, un de ses meilleurs inspecteurs, de surveiller Evelyne Dufaure de la part de qui il redoutait quelque coup de tête. Or Mérital lui avait annoncé que la veille, Evelyne avait rendu visite à Mercure, le détective privé. A la suite de cette visite, Mercure avait quitté Paris. Voilà pourquoi Desbrosse s'était lui-même rendu dans la petite ville où devait avoir lieu l'exécution.

Ainsi le directeur de la Police Judiciaire n'était pas loin d'être dans le vrai ; sans deviner tout, il connaissait assez son Mercure pour ne pas reculer devant une hypothèse audacieuse.

Et Mercure ? En ce moment il se trouvait assis, face à face avec Jacques Dufaure, dans la petite pièce où nous l'avons déjà vu. Il déclara :

— Vous êtes libre maintenant. Je vous ai dit dans quel but. Je veux y parvenir et aussi vite que possible. Pour cela, il faut que vous me racontiez tout.

— Comment ? s'étonna le jeune homme, ma femme ne vous a pas expliqué elle-même ?...

— Si, mais je tiens à connaître les faits de votre bouche.

Mercure se carra sur son siège, allumant une nouvelle cigarette à celle qu'il se disposait à jeter. Jacques Dufaure se recueillit un instant avant de conter :

— Vous savez sans doute que je suis le petit-fils d'Arthème Dufaure ; mon grand-père était un savant de grande valeur ; il avait inventé déjà pas mal de choses, qui avaient mis son nom au premier plan. Un jour...

— Quel homme était-ce ? coupa Mercure.

— Profondément bon. Tout le monde l'aimait.

— Vous n'avez jamais eu de querelle avec lui?

— Jamais, je vous le jure.

— Lui connaissiez-vous des ennemis, des adversaires?

— Pourquoi?

— Un savant, commenta Mercure. Il a pu s'attirer des inimitiés : un concurrent jaloux...

— Pas jusqu'au crime. Et puis, je vous le répète, il était si bon... Je suis persuadé que s'il avait été sur la trace d'une invention et qu'un confrère fût venu le trouver pour lui dire que lui-même était sur le point de la réaliser, il lui aurait proposé d'associer leurs recherches.

— Bon, acquiesça Mercure. Son entourage?

— Une vieille gouvernante, Marie Le Gall, une Bretonne qu'il avait à son service depuis une dizaine d'années, une excellente femme.

— Il vivait seul, je crois?

— Oui, avec Marie. Il habitait à Compiègne un petit pavillon isolé, dans une grande avenue.

— Racontez-moi le drame.

— Eh bien voici. Un jour, mon grand-père m'écrivit. Vous savez que j'étais moi-même ingénieur dans une usine de produits chimiques à Paris. Mon grand-père me demandait de venir le voir d'urgence; il avait certain ennui à me communiquer. Dans sa lettre, il me recommandait de ne pas venir habiter chez lui.

— Vous avez gardé cette lettre?

Dufaure haussa les épaules :

— Vous savez bien que non. Mon grand-père m'avait mis un post-scriptum par lequel il me priait de brûler la lettre. Je devais m'installer à l'hôtel, et me rendre en un point qu'il m'indiquait à quelque distance de sa maison.

— Vous avouerez que cette histoire est plutôt extraordinaire?

— Oh! je sais. Tout le monde m'en a dit autant; ce serait une fable inventée pour les besoins de la cause. Je vous promets pourtant que c'est la vérité.

— Ensuite?

— J'arrivai donc à Compiègne dans la soirée; je

déposai mes bagages à l'hôtel et, à l'heure convenue, je me mis en route. A peine avais-je atteint l'endroit que m'indiquait mon grand-père que j'entendis résonner plusieurs coups de feu. Quatre, je me souviens fort bien. Je m'élançais, ce fut pour buter dans un corps étendu, baignant dans son sang : le cadavre de mon grand-père.

— Quatre coups de feu, vous en êtes certain ?

— Absolument. Il n'y avait aucun bruit à ce moment dans l'avenue. Je n'ai donc pas pu me tromper.

— Ensuite ?

— Je me penchais au-dessus de la forme étendue ; tout d'abord, je n'avais pas pensé avoir affaire à mon grand-père, mais une voiture passa ; dans la lueur des phares j'identifiais le visage de celui qui s'était toujours montré si bon pour moi. J'allais arrêter l'auto, demander du secours ; elle stoppa avant que je n'aie le temps de parler. Dans la suite, on interpréta ce hasard contre moi.

— M. Arthème Dufaure était mort ?

— Oui.

— Combien de blessures ?

— Trois ; deux l'atteignirent dans la région du ventre, l'autre au cœur ; la mort dut être foudroyante ; l'expert le déclara d'ailleurs dans la suite.

— Vous m'avez précisé que quatre coups de feu avaient été tirés. Le quatrième ?

— Les policiers retrouvèrent le projectile ; il avait été tiré par la même arme ; ratant son but, il s'était logé dans le tronc d'un arbre.

— Bon. Si je vous comprends bien, M. Dufaure n'a donc pas eu le loisir de se défendre ?

— Certainement pas.

— Jusqu'à maintenant j'ai admis votre innocence ; comment en est-on venu à vous accuser ?

— Tout naturellement. Je n'avais plus la lettre de mon grand-père ; ma venue à Compiègne parut suspecte ; que faisais-je dans le voisinage de la villa habitée par mon aïeul ? Pourquoi ne pas loger chez lui comme j'avais coutume de le faire ?

— Vous avez été arrêté sur-le-champ je crois ?

— Oui. Un détail est venu encore aggraver ma situation. Quelques instants avant de sortir, mon grand-père a reçu un appel téléphonique. Lui, ou plutôt sa gouvernante Marie Le Gall. C'est elle qui a répondu d'abord au téléphone; on lui a parlé; quelqu'un lui a dit : « Mon grand-père est là?... » Elle a cru avoir affaire à moi. Elle a appelé mon grand-père, qui a écouté son correspondant; il semblait surpris; il aurait répété à plusieurs reprises : « Tout de suite?... » et il serait sorti immédiatement en indiquant à la vieille Marie : « C'est M. Jacques; il désire me voir tout de suite; il ne veut pas venir ici. »

— Vous avouerez que c'était plutôt étrange.

— C'est ce que j'ai fait remarquer aux policiers. Mais ils avaient leur idée, et ne voulaient pas en démordre; à leur avis, seul j'avais intérêt à tuer.

— Pourquoi?

Le jeune homme baissa le front; il soupira, mais Mercure exigeait une réponse; il lui fallait tout connaître; aussi Jacques Dufaure finit-il par confesser:

— J'avais des embarras d'argent. Je dépensais un peu au delà de mes moyens; j'avais opéré quelques emprunts; on me menaçait de saisie; il est exact d'ailleurs que deux mois plus tôt j'avais prié mon grand-père de m'aider...

— Il l'avait fait?

— De grand cœur; je vous l'ai dit, il était bon.

— Dans ces conditions pourquoi l'auriez-vous assassiné?

— Pour hériter de lui.

— Il aurait donc refusé de vous aider une nouvelle fois?

— Mes dettes étaient importantes; le juge d'instruction m'a dit que je n'avais pas osé recourir à lui et que je l'avais tué pour recueillir l'héritage.

— Ouais, marmotta Mercure. La chose est encore singulière. Votre coup de téléphone vous livrait.

— C'est ce que mon avocat a plaidé. Mais j'étais bien pris. On a retrouvé le revolver à côté du cadavre. On a dit que c'était moi qui m'en étais servi.

— Des empreintes?

— Oui : les miennes.

— Les vôtres?

— Je l'ai bêtement ramassé.

— Revenons à vos dépenses; pourquoi ces dettes?

— Des bêtises.

— Votre femme?... insinua doucement Mercure.

Dufaure sursauta, mais il s'abandonna:

— Oui. C'est une enfant; elle ne se rend pas compte; je ne voulais rien lui refuser; ma situation ne permettait pourtant pas de nous livrer à de grosses dépenses; voilà pourquoi j'ai emprunté à des usuriers.

— Vous avez trouvé aisément?

— Assez, oui; sur le nom de mon grand-père. Je sais qu'on a pris des renseignements; mes prêteurs pensaient que M. Arthème Dufaure payerait plutôt que de voir son petit-fils saisi.

— En fait, comment comptiez-vous vous libérer?

Dufaure avoua d'un ton mélancolique:

— Je ne sais pas... je ne sais plus.

— Ce coup de téléphone, vous me jurez que ce n'est pas vous qui l'avez donné?

— Sur ce que j'ai de plus cher au monde.

— Eh bien, c'est là précisément ce que nous devons découvrir.

CHAPITRE IV

M. Desbrosse regarda l'inspecteur Méritai qui pénétrait dans son cabinet de son pas tranquille, lourd, puissant et certain de soi.

— Quelles nouvelles?

L'inspecteur fit la moue:

— Je suis parvenu à découvrir que Mercure s'était absenté dans la journée d'hier; impossible de savoir où il est allé, ni ce qu'il a fait. Rien ne prouve qu'il soit pour quelque chose dans l'enlèvement de Dufaure.

— Evidemment, grogna son chef. Et les signalements fournis par le bourreau?

— Je les ai vérifiés. Ils ne m'ont mené à rien. L'en-

quête faite dans la région n'a pas abouti. Personne n'a aperçu le camion, personne n'a remarqué les quatre hommes qui le montaient. On dirait qu'après avoir débarqué le bourreau en pleine campagne le véhicule s'est volatilisé avec ses occupants.

— Ce serait trop facile, marmotta M. Desbrosse. C'est justement toute cette mise en scène qui me porte à voir la main de Mercure dans cette affaire. C'est signé par lui, je vous le dis.

— Mais Mme Dufaure? questionna Mérital, que dit-elle?

— Elle est ici; je ne l'ai pas encore entendue; je vous attendais, répondit le directeur de la police judiciaire.

Il appuya sur un bouton, jeta un ordre au garçon de bureau qui entrebâillait la porte. Evelyne pénétra dans le cabinet d'un pas à la fois timide et décidé. En attendant d'être questionnée, elle s'était répété maintes fois les recommandations de Mercure.

Desbrosse attaqua tout de suite:

— Vous vous doutez du motif qui m'a fait vous convoquer.

— Je m'en doute, quoique...

Elle sourit :

— Malheureusement... pour vous, je ne sais rien.

D'avoir prononcé ces mots, Evelyne se sentit plus forte. Elle saurait résister au questionnaire.

— Où se trouve votre mari? jeta Mérital.

— Je vous l'ai dit, messieurs : je ne sais rien.

— Qu'êtes-vous allée faire avant-hier chez le détective Mercure? brusqua le directeur de la P. J.?

Evelyne maîtrisa un bref tremblement; ses mains empoignèrent les accoudoirs de son fauteuil.

— Je suis allée lui demander si vraiment rien ne pouvait être tenté en faveur de mon mari, avoua Evelyne jugeant bon de dire une partie de la vérité.

— Vraiment, ironisa Mérital. M. Mercure cependant ne pouvait rien.

— C'est ce qu'il m'a fait remarquer. Le procès était terminé; toute sa science ne servirait plus à rien désormais.

Elle soupira :

— Je ne vous souhaite pas d'être passé par les épreuves que j'ai subies... Dans ces moments-là, on ferait n'importe quoi. Rendez-vous compte que je pressentais l'issue fatale.

— Eh bien voyez, fit Desbrosse paternel, la... chose n'a pas eu lieu.

— En effet, la « chose », comme vous dites, ne s'est pas produite : ce ne fut pas grâce à vous. Sans cette intervention presque divine, je serais veuve... C'est vous, je crois, monsieur, qui avez procédé à la première enquête ?

Méritel lui décocha un regard torve et grommela :

— C'est moi. Dufaure était coupable. Les jurés l'ont bien vu.

— Ils se sont trompés, articula-t-elle avec force.

Desbrosse leva la main :

— Nous ne sommes pas ici pour discuter un arrêt de cour d'assises, mais pour retrouver un individu qui s'est soustrait à son exécution.

— Et vous comptez sur moi pour cela ? jeta Evelyne qui décidément recouvrait sa confiance.

— Non, madame, répondit Desbrosse avec une feinte douceur. Sachez bien que nous comprenons combien fut rude l'épreuve subie par vous... épreuve que vous devrez, hélas, traverser de nouveau.

Elle faillit parler, crier son espoir, mais elle se domina et garda le silence.

— Quels sont vos projets ? demandait Desbrosse.

— Pardon, monsieur le directeur, observa-t-elle, suis-je ici à titre d'inculpée?... ai-je commis un crime?... que me reprochez-vous ? Vous me dites qu'avant-hier on m'a vue pénétrer chez le détective Mercure : c'est donc que l'on me suit. Pour quel motif ?

— Je craignais un coup de tête de votre part.

— Belle excuse !... Et aujourd'hui vous me convoquez au quai des Orfèvres. Mais sachez-le bien, messieurs : même si je savais où se trouve caché mon mari, je ne vous le dirais pas. Et vous pouvez me trainer en jugement pour ce forfait : je suis certaine, moi, que l'on m'acquitterait. Il y a des juges en France !

Le directeur de la P. J. observa doucement :

— Pour l'instant nous ne vous reprochons rien : toutefois si nous découvrons que vous avez aidé à cet enlèvement, ou encore que vous protégez la retraite de votre mari, nous serons dans l'obligation de vous poursuivre.

La jeune femme considérait Desbrosse, gardant le silence. Il insinua :

— Sans doute ce brave Mercure a-t-il une idée au sujet de l'accusation portée contre votre mari, et qui s'est terminée comme vous savez.

— Je l'ignore, fit-elle.

Elle réprima un sourire ; elle comprenait maintenant le but secret de cet interrogatoire ; la police soupçonnait Mercure ; on essayait d'atteindre le détective par la jeune femme.

Desbrosse eut beau user de toutes ses ressources, quand Evelynne sortit de son cabinet il n'en savait pas plus que lorsqu'elle y était entrée. Il se tourna vers l'inspecteur :

— Nous sommes floués, Mérital.

Il avait un ton mélancolique. L'inspecteur qui avait laissé s'éteindre sa pipe, la ralluma, puis il demanda :

— Vous croyez vraiment que Mercure est dans le coup, patron ?

— Si j'en avais douté, je serais certain désormais qu'il est le cerveau qui présida à cet enlèvement.

Desbrosse se leva, vint se planter devant la haute baie qui donnait sur la Seine.

Evelynne sortait de l'immeuble ; elle marchait rapidement, légère, comme si un poids avait été retiré de dessus ses épaules. Elle arrêta un taxi, y sauta ; comme l'auto démarrait elle jeta un regard en arrière et le directeur de la P. J. distingua nettement ses traits. Il se retourna vers Mérital :

— Cette jeune femme est décidément fort joyeuse de nous avoir « eus ». Elle n'en espérait pas autant en pénétrant ici.

Il vint reprendre place à son bureau :

— Mérital, il faut vous attacher à elle ; choisissez deux hommes parmi les plus adroits et mettez-les aux

trousses de Mme Dufaure. Deux autres surveilleront Mercure. Je vous donne carte blanche; il faut absolument remettre la main sur Dufaure... à défaut, découvrir ce que trame Mercure...

CHAPITRE V

Lorsque Mercure atteignit Compiègne, il ralentit. Il avait depuis Paris conduit à un train d'enfer sa grosse voiture de course. La vitesse était pour lui une sorte de récréation; ainsi son esprit accaparé par la route n'était pas tenté de travailler. C'était un véritable repos.

Avant de partir le détective avait étudié son itinéraire; il n'eut donc pas besoin de demander sa route pour trouver la maison du vieux Dufaure.

Le savant avait habité une villa isolée, située dans une avenue aux portes de la ville. Un large jardin entourait la demeure, qui présentait un aspect hostile derrière les hautes grilles qui la clôturaient.

Mercure stoppa à peu de distance. Il descendit d'auto, s'approcha; un bon moment il resta sur le trottoir, observant la maison de loin. C'était là que se trouvait le secret de l'affaire. Là et non ailleurs.

Il tira une chaîne rouillée terminée par un anneau et qui pendait contre la porte. Il dut attendre un certain laps de temps et réitérer sa manœuvre à plusieurs reprises avant d'apercevoir un rideau se soulever à l'intérieur de la villa. Puis la porte s'ouvrit et une petite vieille parut.

Elle cria:

— Que voulez-vous?

— Vous parler.

— Qui êtes-vous?

— Police.

Il se parait carrément d'une étiquette officielle propre à lui ouvrir les portes les mieux fermées. La vieille femme descendit les trois marches du perron qui pré-

cédait la villa, se dirigeant d'un pas menu de souris vers la grille.

Avant d'ouvrir au visiteur pourtant elle tint à s'assurer de son identité :

— Vous êtes policier ? demanda-t-elle.

— Oui, fit-il, tirant de sa poche un porte-cartes qu'il entr'ouvrit à peine ; la vieille n'eut guère le temps de distinguer ce que l'étui contenait ; le geste lui parut une justification suffisante, car elle manœuvra la serrure, et ouvrit.

Mercure était dans la place.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? questionna la femme. En est-il venu ici des policiers, depuis la mort du pauvre monsieur... Ah ! si c'est pas malheureux... Un si brave homme.

Elle trottnait aux côtés de Mercure, qui se dirigeait franchement vers la demeure. Il franchit le seuil. Il se trouvait dans une sorte de hall. Tout était ici d'une propreté méticuleuse ; on devinait aisément que la vieille entretenait la maison avec un soin méticuleux.

— Vous êtes seule ici ? demanda le détective.

— Oui, expliqua-t-elle. Ces messieurs de la Justice m'ont confié la garde... en attendant...

Elle n'acheva pas sa phrase, pleine de rancœur contre les procédés légaux, ne pouvant se faire à l'idée que bientôt elle devrait s'en aller. Sans doute avait-elle envisagé de terminer ses jours auprès de son maître. C'était un bouleversement dans son existence médiocre qu'elle était incapable d'admettre.

— Il y a dix ans que vous étiez au service de M. Dufaure, constata Mercure comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Oui, bougonna-t-elle.

Le silence retomba entre eux. Mercure examina les aîtres, ouvrant les portes les unes après les autres, jetant un bref coup d'œil dans chacune des pièces.

— Qu'est-ce que vous cherchez, hein ? fit la vieille. Il ricana :

— Il paraît que les criminels reviennent sur les lieux de leur forfait.

Elle ne comprenait pas ; il questionna directement :

— Vous n'avez pas revu M. Jacques depuis l'affaire?

Elle tressaillit, réprimant un tremblement nerveux; elle secoua la tête:

— Votre déposition a été d'un grand poids dans l'esprit des jurés, constata-t-il avec calme.

— Je... je ne pouvais pas dire ce qui n'était pas vrai.

— Certainement.

Encore une fois le silence entre eux. Mercure, avissant un escalier, s'y engagea. Il atteignit ainsi le palier de l'étage, désigna une porte d'un air interrogateur. La vieille déclara:

— Le laboratoire de monsieur.

Le battant présentait un aspect de solidité qui contrastait avec le restant de la maison. Mercure tourna le bouton. La porte résista. Le détective se tourna vers Marie le Gall:

— Vous avez les clés?

De mauvaise grâce elle tira un trousseau de sa poche, choisit une clé plate qu'elle introduisit dans la serrure. Comme Mercure allait franchir le seuil il se heurta à la gardienne; le trousseau tomba sur le sol; il le ramassa, le tendit à la femme avec un mot d'excuse.

Le laboratoire d'Arthème Dufaure se composait en réalité de trois pièces en enfilade; la première était plutôt un cabinet de travail; dans la seconde et la troisième était accumulé sur des tables, des tréteaux tout l'appareillage compliqué de verres, de cornues, de serpents, de ballons, qu'utilisent les savants. En outre des réfrigérateurs, des machines compliquées. Dans la troisième pièce avait été construit un bâti qui soutenait un mécanisme savant, tout parcouru d'engrenages, de courroies, de bras de leviers, de volants, de régulateurs.

Mercure parcourait les lieux sans hâte. La femme ne le quittait pas d'une semelle, s'arrêtant quand il s'arrêtait, repartant quand il marchait. C'était, continuellement posé sur lui, un regard vif, inquiet presque.

Il revint dans le cabinet de travail, examina les

murs auxquels étaient suspendues quelques gravures sans grande valeur. A ce moment Mercure eut l'idée de feuilleter l'un des gros cahiers de toile grise déposés sur la table centrale. Marie Le Gall protesta :

— Vous n'avez pas le droit de toucher à ça.

Il tenait un des cahiers; il dévisagea la femme qui était dressée devant lui, butée.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Vous n'avez pas le droit.

Il se mit à rire doucement, sans méchanceté; cette colère le surprenait; elle répéta :

— Vous n'avez pas le droit... Vous êtes venu ici pour faire une enquête; faites-la... mais ne touchez pas aux cahiers.

— Pourtant si mon enquête doit trouver dans ces notes un renseignement utile...

Il avait entr'ouvert le cahier; elle le lui arracha des mains plutôt qu'elle ne le lui prit :

— Il n'y a rien pour vous là-dedans.

Elle ne se trompait pas sans doute: Mercure avait eu le temps de distinguer des formules algébriques, des notes griffonnées d'une petite écriture régulière. Probablement les cahiers d'observations d'Arthème Dufaure.

Cependant la gardienne avait remis le livre en place, entraînait le détective au dehors; elle bougonnait :

— Qu'est-ce que vous êtes venu chercher ici?... Hein? dites-le.

— Rien, confessa-t-il. J'espérais que vous auriez eu des nouvelles de l'évadé.

— Qu'il aille se faire pendre ailleurs, ce vaurien...

Il l'arrêta :

— Le soir du drame, M. Dufaure vous a bien dit que son petit-fils l'attendait dehors?

— Oui.

— Cela ne l'a pas étonné?

— Si. Mais il aimait tellement ce galopin qu'il y est allé tout de même... et pour...

— C'est vous, je crois, qui avez reçu la communication téléphonique?

— Oui. M. Jacques m'a demandé à parler à son grand-père.

— Vous avez reconnu sa voix?

Elle le regarda; ses lèvres tremblaient légèrement, preuve de son émotion:

— Ne vous troublez pas, recommanda-t-il. Il peut arriver à tout le monde de se tromper.

— Je suis sûre que c'était lui.

Elle avait presque crié. Elle acheva d'une voix plus calme:

— Il me l'a dit lui-même; il m'a demandé si son grand-père était là. Qui ça aurait pu être, hein?

Elle le dévisageait. Il acquiesça:

— En effet.

Puis il se dirigea vers la porte, mais ce fut pour s'arrêter encore et demander:

— Votre maître n'était pas armé?

— Armé? Elle était stupéfaite.

— Oui. On vous a montré le revolver trouvé près du cadavre: vous êtes certaine de ne l'avoir jamais vu ici?

— Pour quoi faire?

— En effet, dit-il encore.

Ils atteignirent le jardin en silence; au moment de franchir la grille, Mercure questionna encore:

— Et vous, est-ce que vous croyez vraiment que c'est M. Jacques qui a tué son grand-père?

— C'a été jugé, dit-elle rudement. Et elle ouvrit la porte afin qu'il pût sortir.

Il s'éloigna; une fois assis sur le siège de son auto, il plongea la main dans sa poche, en retira un morceau de cire molle; dans la pâte se voyait nettement l'empreinte d'une clé; Mercure sourit; avec cela il lui serait facile de pénétrer dans le laboratoire de Dufaure. Il était bien décidé à y parvenir. Cette maison ne lui avait pas livré son secret; pourtant elle en avait un. A lui de le découvrir.

CHAPITRE VI

« Ne cherchez pas plus longtemps; celui qui a enlevé Jacques Dufaure et l'a soustrait à la justice n'est autre que le détective Mercure. Il se propose de baffouer ainsi la police dont il ne s'est que trop souvent moqué. »

M. Desbrosse acheva le message qui se terminait par ces deux mots en guise de signature : *« Un ami. »*

— Evidemment, grogna-t-il. Lettre anonyme.

Il rendit le papier au directeur des affaires criminelles au ministère de la justice. Celui-ci, M. Jamin, homme qui avait survécu à bien des vicissitudes parlementaires de par son autorité et son incontestable équité, demanda :

— Qu'en pensez-vous, Desbrosse ?

— J'avoue n'avoir pas d'avis. Comment cette lettre est-elle parvenue au ministère ?

— Dans le courrier habituel. L'expéditeur savait ce qu'il faisait en l'envoyant ici. Moins qu'ailleurs on avait des chances de le retrouver ainsi. Le cabinet du ministre me l'a transmise ; il est indispensable qu'une solution intervienne rapidement. Cette affaire n'a que trop duré. Où en êtes-vous ?

— Dufaure est introuvable. Quant à Mercure il manifeste une activité pour le moins curieuse.

— Vous le surveillez donc ?

— Oui. C'est assez difficile à expliquer, Monsieur le directeur. Moi-même je le soupçonnais d'être pour quelque chose dans cet enlèvement.

— Vous l'avez interrogé ?

— Dieu m'en garde. Le bougre est malin. S'il s'occupe de l'affaire Dufaure, il a certainement pris ses précautions pour ne pas être inquiété.

— Mais à quel titre s'en occuperait-il ?

— Esprit chevaleresque... Mme Dufaure est venue le voir; nous le savons; elle l'a reconnu. Cela se pas-

sait la veille du jour de l'exécution. Il est probable que depuis lors Mercure est en campagne.

— Et vous n'avez rien pu établir contre lui?

— Rien.

M. Jamin reprit la lettre anonyme qu'il avait déposée sur son bureau; il la tapota de l'index avant de questionner:

— Qui a pu envoyer cette lettre?

Desbrosse haussa les épaules:

— Il y a trois théories. Ou bien c'est un fou; ou bien c'est quelqu'un qui a intérêt à paralyser une action éventuelle de Mercure; ou bien c'est Mercure lui-même...

— Mercure?

— Oui.

— Dans quel but?

— Afin de nous mystifier. C'est tout à fait dans ses méthodes; j'ai eu souvent affaire à lui monsieur le directeur. C'est un garçon de grande valeur; un peu trop intuitif, peut-être, mais qui aboutit fréquemment là où nous échouons; c'est précisément ce don d'intuition qui le guide. De plus, les préjugés ne l'embarrassent pas. Pour lui le résultat compte seul.

— Ce serait aussi mon opinion si nous ne devions pas nous soucier de tant de contingences.

Le fonctionnaire soupira:

— Quoi qu'il en soit, Desbrosse, il est indispensable que vous réussissiez cette fois.

— Je fais de mon mieux.

— Faites davantage. Il doit y avoir moyen d'atteindre ce Mercure; prenez un nombre d'agents double; établissez des filatures mais une solution, et tout de suite.

— Bien, monsieur le directeur.

En sortant du cabinet de M. Jamin, Desbrosse retrouva l'inspecteur Méritail qui l'attendait dans un café de la rue de Rivoli. Il lui passa les consignes, le quitta; à son tour Méritail se mit en chasse. Il allait vers l'Opéra, à proximité duquel Mercure avait son agence.

Le hasard allait servir l'inspecteur. Il atteignait la

place quand il s'immobilisa. Cette silhouette; il venait de reconnaître Mignonnet, l'ineffable secrétaire de Mercure. Mignonnet était légendaire au quai des Orfèvres; personne ne pouvait comprendre comment le détective s'embarrassait d'un tel poids mort.

Mignonnet était le secrétaire le plus falot, le plus ahuri, qu'il eût été donné de concevoir. Avec cela toujours triste, funèbre même, parlant par monosyllabes, et gaffeur, et maladroit. Mérital le rejoignit, lui posa brusquement la main sur l'épaule :

— Pas de pétard! Police! fit-il en manière de plaisanterie.

Tout autre, à la place de Mignonnet, eût sursauté. Lui tourna son visage morose vers l'inspecteur et lui sourit :

— Bonsoir, dit-il d'une voix caverneuse.

— Qu'est-ce que vous faites ici? questionna Mérital.

Mignonnet ne répondit pas; Mérital l'entraîna vers une terrasse de café, et le secrétaire se laissa faire. L'inspecteur affectait une bonhomie condescendante; il obligea son compagnon à boire, ne fit nulle allusion à l'affaire qui le préoccupait; il parlait du temps, évoquait ses prochaines vacances, exposait ses projets; Mignonnet ne disait rien, toujours souriant et acceptant les apéritifs successifs que Mérital lui offrait sans compter.

Enfin quand l'inspecteur le jugea à point il attaqua :

— Et ce bon Mercure, où est-il?

Alors Mignonnet laissa tomber :

— Compiègne.

Tout d'abord Mérital n'y prit pas garde, mais brusquement la révélation se fit en lui: Compiègne, n'était-ce pas là qu'avait habité le vieux Dufaure? Tenait-il enfin une piste?

— A Compiègne? répéta-t-il.

Mignonnet avala son verre d'un trait; Mérital risqua le tout pour le tout :

— Il s'occupe de l'affaire Dufaure?

— Oui, fit Mignonnet.

— Crebleu! jura Méritail ébloui. Qu'est-ce qu'il manigance, ton patron?

— Sais pas, fit l'autre.

— Voyons, mon vieux Mignonnet, on est des copains tous les deux; je viens de t'offrir quelques apéritifs... et tu sais, je les paye de ma poche; ce n'est pas les fonds de la police qui trinquent...

— Non, c'est nous, fit Mignonnet toujours funèbre.

— Elle est bien bonne! s'esclaffa l'inspecteur qui reprit:

— Tu ne vas pas me laisser patauger. Dis-moi ce que prépare Mercure; je te promets que je ne l'embêterai pas.

Mais le secrétaire se contentait de vider consciencieusement la dernière goutte restant dans son verre.

— A ton avis, insistait Méritail, il n'est pas coupable?

— Qui ?

— Jacques Dufaure.

— Non, répondit carrément Mignonnet.

— Tu y étais, toi?

— Où ça?

— A la prison, au moment de l'exécution, quand Dufaure a été enlevé?

— Non, fit le secrétaire.

Il se levait, très digne. Méritail voulut l'empêcher de partir; Mignonnet ne l'écoutait pas, et s'éloignait. Alors l'inspecteur resta devant la pile de soucoupes; et tandis qu'il réglait les consommations, il se demandait si en réalité ce n'était pas lui qui avait été, une fois de plus, roulé. Mais non, il venait d'obtenir un renseignement de valeur: Mercure était à Compiègne; Mercure enquêtait. Maintenant la chose était certaine.

Et puis la conviction de Mignonnet en l'innocence de Jacques Dufaure ne reflétait-elle pas l'état d'esprit de son patron? Mercure ne croyait pas le condamné coupable. De là à conclure qu'il s'était mis en tête de l'innocenter il n'y avait qu'un pas. Que faire? Aller à Compiègne parbleu. Là-bas on découvrirait le pot-aux-roses.

A son tour l'inspecteur Méritail s'éloigna.

CHAPITRE VII

— Très bien manœuvré, déclarait Mercure à qui Mignonnet venait de rendre compte. Tu as travaillé comme un dieu. Veux-tu que je te dise? Tu es mon fils spirituel; si je venais à disparaître, c'est toi qui reprendrais la direction de l'agence, et tu réussirais aussi bien sinon mieux que moi.

Mignonnet ne disait rien. Il était penché sur la table; il feuilletait de vieux journaux, lisant avec application tous les articles se rapportant à l'affaire.

Mercure allait et venait selon son habitude; une cigarette suivait une autre; il les fumait à peine, les jetant avant qu'elles fussent entièrement consumées.

— Oui, soliloquait-il car il parlait plus pour lui que pour son silencieux secrétaire, je suis de plus en plus certain que Dufaure est innocent... Tu objecteras que je m'étais fourré cette certitude dans la tête dès le début, sinon j'aurais été incapable d'entreprendre quoi que ce soit. D'accord. Pourtant il me restait encore quelques doutes. Maintenant je crois.

Mignonnet leva les yeux de sur ses papiers. Il faillit parler, mais il se tut, replongea dans son étude, se bornant à mettre de côté un article qu'il venait de lire.

— Et la petite Evelyne, poursuivait Mercure. Pas de nouvelles, n'est-ce pas?... Voilà une femme intelligente. Elle a pigé; elle ne compromet par mon enquête par des maladresses.

Il continuait sa marche de lion en cage; souvent les deux hommes besognaient de la sorte, l'un bavardant, l'autre se faisant; cependant les silences du second permettaient souvent au premier d'y voir clair en lui, de mettre de l'ordre dans ses travaux.

— Et le Jacques? interrogeait Mercure, que dit-il de tout cela?... Tu l'as vu?... Bon, parfait. Il se tient tranquille. Tout est pour le mieux.

Il fit une pirouette, s'approcha de la table en deux enjambées:

— Et ces articles alors?

Mignonnet pour toute réponse poussa d'un doigt négligent le journal qu'il avait mis de côté. Mercure le saisit, parcourut l'article:

— Quoi?... qu'est-ce que tu vas m'apprendre là? maugréa-t-il quand il eut terminé sa lecture. Arthème Dufaure était un savant. Et après?...

Il feignait la colère; en réalité il cherchait le sens caché sous le geste de son secrétaire; celui-ci avait une pensée; le questionner n'eût servi de rien; et puis il plaisait au détective de découvrir lui-même ce qui avait capté l'attention de Mignonnet. Brusquement son agitation cessa; il étala le journal sur la table; penché, il le lisait ligne après ligne. Quand il se redressa un sourire errait sur ses lèvres:

— Bravo, Mignonnet! Tu marques un point. Le vieux Dufaure était à la veille de réaliser une invention qui eût bouleversé le monde savant. Quelle peut être cette invention? Sa véritable valeur?...

Il alluma une nouvelle cigarette:

— Débrouille-toi. Va voir le rédacteur de l'article; je veux être fixé au plus tôt.

Le secrétaire se leva, et sortit de la pièce. Il n'avait pas dit un mot. Mercure contempla un moment la porte refermée avant de décrocher le téléphone. Il forma le numéro du quai des Orfèvres, demanda à parler à Desbrosse.

— C'est vous, cher ami, fit-il quand il l'eut au bout du fil. C'est gentil de vous intéresser à moi.

— Qu'est-ce que vous venez me chanter là? bougonna le directeur de la police judiciaire.

— Allons, cachottier, reprocha le détective. Vous me mettez une demi-douzaine d'inspecteurs aux trousses et vous essayez de prendre figure d'innocent. Pas bien, ça, mon vieux! Avouez!

— Eh bien j'avoue, faisait Desbrosse vaincu. Votre activité nous gêne.

— Et pourquoi diable?... Chasserais-je sur vos brisées?

— Vous savez à quoi je fais allusion.

— Ah! cette affaire Dufaure. Mais c'est de l'histoire

ancienne. Dufaure est un malheureux, injustement condamné. Dans quelques jours vous serez le premier à le reconnaître.

Desbrosse triompha :

— Je prends acte; vous vous occupez de cette enquête. Cela peut vous mener loin, Mercure.

— A la vérité?... C'est là sans doute ce que vous appelez loin.

Il le moquait ouvertement; le policier officiel accepta l'ironie, répondit :

— Qu'est-ce que vous êtes allé faire à Compiègne?

— Précisément : découvrir la vérité.

— Et vous avez réussi?

— Au delà de mes espérances.

Pendant quelques minutes cette joute se poursuivait; quand Mercure raccrocha il était visiblement enchanté; il écrasa sa cigarette dans un cendrier; puis il s'étendit commodément sur un divan et s'endormit tout de suite.

Lorsqu'il se réveilla, la première chose qui attira son regard fut un papier placé en évidence sur la table à côté de lui. Il le prit, le parcourut :

« M. Arthème Dufaure poursuivait la recherche du pétrole synthétique. D'après certaines paroles qui lui avaient échappé auprès de certains savants, il pensait aboutir très vite. Ce n'était plus qu'une question de jours. Sa mort a empêché la réussite de ses espérances. Il n'a laissé aucun papier, aucune note qui permettent de reprendre ses travaux. On a examiné les appareils de son laboratoire; il semblerait qu'il y manquât l'âme, ce qui faisait la valeur même du procédé. »

Mercure constata doucement :

— Bien travaillé, mon petit Mignonnet. Effectivement le secrétaire n'avait pas perdu son temps. Le renseignement était de valeur; désormais on y voyait plus clair. Dufaure avait des ennemis.

— Mais oui, des ennemis, déclara Mercure à Mignon-

net qui paraissait sur le seuil du cabinet et qui se borna à incliner la tête en signe d'approbation.

Il allumait une cigarette, en tirait quelques bouffées pressées, et reprenait son monologue :

— Tu vois ça, Mignonnet. Voilà un homme qui a une réputation de bonté solidement assise; on ne lui connaît pas d'adversaires, pas de concurrents même. Et, tout d'un coup, nous apprenons qu'il était sur le point de réaliser la fabrication en grand d'un produit aussi important que le pétrole. Quels sont ceux que léserait une telle invention? Hein?...

Il s'approcha du secrétaire qui se décida enfin à répondre de sa voix caverneuse :

— Pétroliers.

— Et voilà! s'exclama Mercure. Il bondit littéralement sur le divan; dominant Mignonnet, il répétait, le geste grandiloquent :

— Les pétroliers... tous ceux qui, sur notre misérable globe terrestre, vivent du pétrole et de ses dérivés... Le pétrole, nerf de la guerre et de la paix. Le pétrole, que l'on a cherché sur toute la surface terrestre. Le pétrole, dont la fabrication synthétique est loin d'être suffisamment au point.

Il se ressaisit, souriant lui-même de son accès d'exaltation; enfantillage dont il avait conscience, mais qu'il ne se reprochait pas, car c'était pour lui comme un jeu auquel il savait ne pas se prendre.

Il s'assit, et, paisible, tout son enthousiasme tombé :

— Oui, les pétroliers... Quel coup pour les grands trusts si du jour au lendemain l'invention d'Arthème Dufaure venait bouleverser leur situation. Jusqu'où n'irait-on pas pour empêcher que cette invention n'aboutisse?...

Mignonnet inclina la tête. Le détective rectifia tout de suite :

— Oh! ce ne sont pas les dirigeants qui ont ordonné une chose aussi dangereuse qu'un assassinat... Non, mais il y a des exécutants, des hommes de main qui savent agir à bon escient.

Mignonnet souriait. Mercure constata :

— Je disais bien que ce pauvre Jacques Dufaure n'était pas coupable.

Soudain il fronça le sourcil, dévisageant son secrétaire :

— Holà!... est-ce que tu ne trouves pas que tu m'entraînes un peu loin?... Les pétroliers!... Eh! c'est vite dit. Ce n'est qu'une supposition... il se pourrait qu'elle fût absurde... Hein, qu'en dis-tu?... Vérifier... Tu as raison, mon petit Mignonnet, nous allons vérifier ça...

CHAPITRE VIII

Dans l'avenue les réverbères épandent une lumière diluée; il pleut depuis le matin, une pluie lourde, torrentielle: de grosses gouttes qui clapotent dans les ruisseaux boueux; les trottoirs sont impraticables: la chaussée luit doucement, avec les traînées clignotantes des lampadaires de loin en loin.

— Quel temps de chien ! grommelle un homme qui se recroqueville contre le tronc d'un arbre, en quête d'un illusoire abri.

Il regarde autour de lui : impossible de rien distinguer dans cette demi-obscurité. Pourtant il sait que, de place en place, d'autres hommes sont tapis comme lui, guettant, attendant ils ne savent quel événement.

Les heures coulent avec une lenteur effrayante. L'homme a beau consulter sa montre; il lui semble que les aiguilles n'avancent pas. Il s'évertue à patienter avant d'y jeter un nouveau coup d'œil; il compte mentalement les secondes; puis un regard; une minute ne s'est pas écoulée. Et l'inconnu jure sourdement.

Soudain ses muscles se crispent; d'instinct il plonge la main dans la poche de son gros manteau de pluie; ses doigts étreignent la crosse quadrillée et tiède d'un automatique; il ramène l'arme contre son corps, dégage le cran d'arrêt.

N'est-ce pas une silhouette qui a bougé là-bas con-

tre la grille? Ses yeux sont large ouverts, s'efforçant à percer les ténèbres. Pourtant non, rien ne se produit; aucun mouvement suspect. Il a fait erreur. Et le revolver regagne la poche. L'homme hausse les épaules; il souhaiterait que quelque chose arrivât; cela romprait l'épouvantable monotonie de cette nuit de novembre toute poisseuse d'eau.

S'il allait cependant jusqu'à la grille, il découvrirait qu'il ne s'est pas trompé. Dans le jardin une ombre court rapidement qui atteint un mur, se plaque contre une porte basse. Un laps de temps. Plus personne. L'ombre a disparu.

Dans la demeure un grincement faible étouffé. Une lampe électrique projette soudain un rond de lumière jaune qui décrit un cercle, inventorie les lieux avec précaution. Nul péril. La maison est silencieuse.

L'inconnu se déplace prenant garde de ne pas faire craquer les lames du plancher s'évertuant à ne poser ses pieds qu'après s'être assuré que rien ne le trahira.

Un escalier s'amorce à peu de distance. La silhouette humaine se déplace atteint la première marche. Un long grincement. La lumière s'éteint. Une minute au moins s'écoule dans un silence intégral. Puis d'autres. Nul bruit maintenant.

Lorsque la lumière reparait l'ombre est à mi-chemin du premier étage. Et la lampe est éteinte derechef. Des secondes, des minutes interminables.

Où est l'inconnu? Il a atteint le palier. Il n'hésite pas, s'approche de la porte unique. Un tintement de clés. Un froissement métallique. Un frôlement sur le plancher, une bouffée d'air déplacé. Quelqu'un allumerait en cet instant qu'il ne verrait plus rien; l'inconnu a disparu.

Le voici dans la place. Il se déplace avec lenteur. La lampe commence une inspection minutieuse de la pièce. Chaque recoin est éclairé. Rien n'échappe à l'examen.

Cependant l'homme traverse la pièce, passe dans la seconde, puis dans la troisième, et toujours avec d'identiques précautions. Dans le halo de la torche électrique surgissent des appareils compliqués; la lumière

accroche des reflets irisés sur des verres, découvre des ballons, des cornues; voici sur un bâti un monstrueux mécanisme aux engrenages compliqués.

Le nocturne visiteur soupire d'aise: décidément il est seul; aussi regagne-t-il la première pièce. Il va directement à la longue table qui en occupe le centre. Il la contourne, s'assied dans le fauteuil réservé au propriétaire. Il saisit un cahier de toile grise que cerce une sangle. Il l'ouvre, se penche. Mais il y voit mal, la lueur de la torche danse; paisiblement, il presse un dé clic; et la lumière jaillit qui découvre le laboratoire d'Arthème Dufaure. Mais le visiteur fort satisfait poursuit sa besogne mystérieuse.

Marie Le Gall, la vieille servante du savant, serait là qu'elle reconnaîtrait le visiteur; ce n'est autre que le policier venu quelques jours plus tôt. Et ce policier, nos lecteurs le savent, n'est autre que Mercure, le détective, accouru pendant la nuit afin de vérifier ses théories.

Des heures. Des heures qui passent que trouble uniquement le froissement des feuillets tournés par Mercure l'un après l'autre. Pas un document n'échappera à sa minutieuse investigation. Il doit tout voir, tout connaître.

Toutefois il doit refermer les cahiers sans avoir rien appris. Au tour des tiroirs: l'un après l'autre, il les ouvre, en examine le contenu: notes griffonnées, factures, vieilles quittances, des lettres. Rien, toujours rien.

Voici un lot de carnets d'adresses, d'agendas. Mercure les feuillette patiemment. La première qualité d'un détective selon lui consiste à savoir ne rien négliger. Il tient l'agenda de l'an dernier; avec plus d'attention encore le détective en étudie le contenu. Brusquement, comme en un réflexe, sa main s'est abattue sur le pied de la lampe électrique, appuyant sur le dé clic. Obscurité.

Simultanément, Mercure bondit en arrière, va se terrer à l'abri d'une longue table supportant tout un lot de verreries.

Dans le profond silence de la nuit il a perçu un cra-

quement : et lui qui le produisait quelques heures plus tôt est payé pour se méfier. Il y a quelqu'un qui grimpe l'escalier.

A tout hasard il tâte sa poche-revolver; la pièce serait éclairée qu'on distinguerait sa moue dubitative. Bah! il haut hurler avec les loups!... Aussi tire-t-il l'arme, manœuvre la culasse, replace l'automatique dans son veston, bien à portée de sa main. L'arme lui fut précieuse dans bien des occasions déjà. Il lui fait confiance. D'un modèle peu courant, très lourde, bien en main, elle rate rarement son but.

Il écoute; de nouveaux craquements se produisent. « Décidément, songe Mercure, il est moins adroit que moi! » Et d'attendre, muscles tendus.

La serrure grince; la porte se rabat. Une autre personne est dans la pièce. Et, tout de suite, comme le fit Mercure lui-même, une torche électrique est allumée qui décrit rapidement un cercle. Le nouveau visiteur est moins soigneux; il agit avec des précautions moindres.

Son visage? Mercure hésite. Doit-il l'éclairer, profiter de sa surprise pour lui sauter dessus? Il en serait tenté, mais quel serait le véritable résultat de cette manœuvre? L'inconnu doit être armé. Alors combat, issue problématique. Risque de voir la police s'en mêler. Donc ne pas bouger, guetter ce que va faire l'homme.

Il traverse la pièce, gagne d'un pas assuré la troisième, celle qui contient le gros appareil. Il s'en approche, se penche au-dessus du mécanisme. De sa poche il tire un instrument, pose sa lampe en équilibre de telle sorte que ses mains, seules, sont éclairées. Et il agit. Avec un métier évident il dévisse une pièce, une autre. « Qu'est-ce qu'il peut manigancer? » songe *in petto* Mercure.

Il est tapi à l'abri d'une armoire vitrée qui contient des tubes de verres, des éprouvettes; une longue rangée de bouillons de culture a vieilli, est aujourd'hui hors d'utilisation.

Une étiquette est placée devant : POISON. NE PAS TOUCHER. Mercure a ses regards attirés par cette

étiquette qu'éclaire de loin le halo de la torche électrique. Sans doute ne se méfie-t-il pas assez, car l'inconnu se baisse brusquement pour ramasser une vis tombée sur le sol; il se sert de la lampe et celle-ci a décélé le mouvement rapide du détective concevant soudain le danger.

Et ténèbres!...

Les deux hommes sont à égalité. Le dernier venu sait qu'il n'est pas seul, qu'un espion a surpris tous ses gestes. Que va-t-il faire?

Des glissements, le tintement d'un verre qui tombe sur le carrelage et se brise. « L'imbécile, il va réveiller la vieille », pense Mercure. Il aimerait tant régler cette affaire sans autre intervention. Mais il n'a guère le temps de réfléchir.

Une lueur éclate qui inonde un angle de la pièce. L'inconnu a déposé sa torche sur un meuble, pressé le bouton, et s'est jeté de côté de façon à éviter de se trahir. Mercure est trop rompu à toutes les ruses pour n'avoir pas prévu celle-là. Et il ne bronche pas, dissimulé qu'il est par une lourde bonbonne de verre.

L'autre joue son va-tout. Placé près de la porte, il a dû trouver l'interrupteur commandant la lumière de la salle. Il l'enclenche. C'est une brusque inondation de clarté que ponctue un coup de feu. Mercure n'a eu que le temps de se plaquer sur le carrelage. Cependant il a aperçu l'inconnu, une silhouette mince, une casquette enfoncée sur les yeux; un cache-col remonté dissimule tout le bas du visage. Une identification ultérieure sera impossible.

Cependant l'autre tire de nouveau. Alors Mercure n'hésite plus; la situation devient trop périlleuse. Un geste foudroyant, une détonation. Le globe de verre dépoli suspendu au plafond éclate. Voici l'obscurité encore.

L'autre s'enfuit. Mercure s'est dressé, bondit sur ses talons. L'un derrière l'autre ils atteignent la seconde, la première pièce. L'inconnu touche la porte. A tout hasard il se retourne, tire par deux fois dans la direction de son poursuivant; cependant il dégage le verrou, attire le battant. Mercure est sur lui. Tout cela s'est

déroulé dans un espace de temps incroyablement bref que les mots sont incapables de décrire.

Les deux hommes sont dans l'escalier. Une porte bat au rez-de-chaussée; on entend les appels de la vieille Le Gall:

— Qui est là?... Que se passe-t-il?...

Un choc sourd. Mercure qui arrive au rez-de-chaussée s'étale de son long; le poursuivi a renversé en travers de son chemin un siège qui a provoqué la chute du poursuivant. Déjà Mercure se relève cependant que les cris de la domestique continuent

— Au secours!... A l'assassin!

« Ça y est! Elle va alerter tout le voisinage! » pense Mercure avec irritation. Sur le cadre plus clair de la porte il distingue la silhouette de l'inconnu. Il s'élance, à temps pour empêcher le battant de se refermer. Derrière lui un cri et la lumière du hall éclaire la gouvernante en tenue de nuit, debout sur le seuil d'une chambre.

Dans le jardin la poursuite continue. Des coups de sifflet vrillent la nuit. A la porte du jardin retentissent les ordres que jettent les policiers en faction. Toute la maison a été investie par les soins de l'inspecteur Mérital.

Mercure jubile:

« Rudement bien fait d'avoir prévenu Mérital. Puisque je ne suis pas arrivé à... interviewer l'inconnu, au moins la police l'arrêtera. Il devra expliquer sa présence dans le laboratoire en pleine nuit. Ce ne peut être une bonne chose pour mon ami Jacques Dufaure. »

Et cela toujours courant sur les traces du nocturne visiteur. Mais coup de théâtre: l'inconnu bifurque. Mettant à profit le temps nécessaire aux sentinelles pour franchir la grille, l'homme crochète, atteint le mur de clôture. Il le longe. Dans l'ombre Mercure ne peut voir ce qu'il fait. Il comprend lorsqu'il atteint le mur et bute dans une échelle. A son tour, il en grimpe les barreaux, atteint le faite, retombe de l'autre côté.

Il galope. Où peut être l'inconnu? Aurait-il perdu la trace. Soudain nez à nez il se heurte dans quelqu'un.

— Qui est là ?

— C'est toi, vieux ? répond-il sans perdre son sang-froid.

Il a réalisé qu'il avait affaire à l'une des sentinelles. Le policier se croyant en présence d'un collègue, demande :

— Tu as vu quelque chose ?

— Oui, déclare-t-il d'autorité, par là, un homme courait.

Le policier n'hésite pas ; il fonce dans la direction indiquée multipliant les coups de sifflets. Deux secondes Mercure paraît le suivre, mais il ralentit l'allure, s'arrête. Demi-tour et il part dans la direction opposée.

« Tant pis ! L'homme a filé. Mais je crois qu'on commence d'y voir clair. »

Une demi-heure plus tard, sur la route de Paris, la voiture du détective roulait à tombeau ouvert. Mercure n'avait pas tendu la capote du torpédo ; la pluie lui fouettait le visage. Il chantait, joyeux. Tout s'organisait dans sa tête désormais.

CHAPITRE IX

Dans la matinée du lendemain, Mercure se trouvait à sa table de travail. Devant lui il avait ouvert un calepin ; ce calepin il l'avait machinalement mis dans sa poche au cours de la nuit lorsqu'il avait perçu le craquement d'une marche d'escalier retentissant dans la maison silencieuse.

Feuille après feuille il l'examinait. Les inscriptions ne lui apprenaient pas grand'chose. Pourtant il ne désespérait pas. Chaque fois qu'il en trouvait une qui méritait d'être approfondie parce que manquant de clarté, il s'évertuait à lui découvrir un sens.

Cette besogne l'occupa deux jours ; il mit sur les dents tout son personnel. Chacun de ses collaborateurs dut

aller enquêter à des adresses incohérentes. La moisson n'était guère encourageante. Enfin le second jour le dernier de ses hommes revint.

— Voici, patron. La première adresse indiquée est une amie personnelle du vieux Dufaure. Sans intérêt...

Mercure savait qu'il pouvait se fier au garçon; il s'insista pas, lui laissant dévider son chapelet de renseignements.

— Deuxième adresse: un restaurant. Dufaure ne s'y est pas fait remarquer... Troisièmement, le numéro Central virgule 1 est un prêteur sur gages à qui Dufaure a réglé une dette de son petit-fils...

Tout cela n'apprenait rien au détective. Détail après détail il connaissait tout de la vie du vieux Dufaure. Son collaborateur achevait:

— Ce qui m'a donné le plus de mal, c'est l'inscription 13 b. q. V — T. P. E. Voici ce que j'ai trouvé: 13 b. doit signifier 13 bis, et q. v. quai Voltaire.

Mercure fronçait le sourcil. L'autre poursuivait:

— Ça peut paraître idiot à première vue. Vous allez voir, patron, que ce n'est pas si bête.

Mercure l'encouragea d'un geste.

— A cette adresse se trouve la Compagnie Internationale des Huiles Lourdes et Dérivés, la C.I.H.L.D. C'est une très grosse « boîte », la plus importante peut-être, non par ce qu'elle traite en apparence, mais par l'étendue de ses ramifications chez les producteurs mondiaux de pétroles.

Le détective dressait l'oreille. L'autre continuait:

— J'ai pu réussir à procéder à une petite enquête là-bas. Les dirigeants de la C.I.H.L.D. avaient projeté de s'associer avec d'autres producteurs. Les pourparlers ont été assez avancés; ils ont été arrêtés. Néanmoins on avait choisi un nom...

Il prit un temps avant d'ajouter:

— Le Trust des Pétroles Européens... T.P.E.

Mercure se dressa, alluma une cigarette qu'il rejeta tout de suite. Il saisit le calepin, revit l'inscription, que précédait une indication d'heure. Ainsi le vieux Dufaure avait eu un rendez-vous, un jour de l'an der-

nier — et peu de temps avant qu'il fut tué — 13 bis, quai Voltaire, au Trust des Pétroles Européens.

Tenait-il enfin le fil conducteur?



La Compagnie Internationale des Huiles Lourdes et Dérivés occupait un vaste immeuble du quai Voltaire, à quelque distance de la gare d'Orsay. Mercure le contempla un moment avant d'y pénétrer : se trouvait-il devant l'ancre de la bête?

Au premier étage une longue plaque de marbre supportait les lettres en or plaqué de la raison sociale. Mercure les regardait; il croyait distinguer à leur place les trois initiales du Trust.

Enfin il se décida, franchit le seuil. Un garçon de bureau, à l'uniforme constellé de décorations militaires, l'accueillit. Il demanda :

— Pourrais-je parler au directeur?

Le planton le considéra; un sourire narquois parut sur son visage tandis qu'il articulait :

— Je ne pense pas... M. le directeur ne reçoit pas.

— Je suis persuadé qu'il me recevra... MOI!

Mercure avait appuyé sur le dernier mot. L'autre secoua la tête :

— D'ailleurs M. le directeur n'est pas là.

— Tant pis, maugréa le détective. Alors le sous-directeur?

— Il ne reçoit que sur rendez-vous.

Aux yeux ébahis du garçon de bureau, Mercure avissant un siège s'y laissa choir. Il déclara paisiblement :

— J'attendrai donc... Au fait, que je vous indique : ce n'est ni le directeur, ni le sous-directeur, que je désire rencontrer. Mais le président du conseil d'administration.

Cette fois le planton éclata de rire. Quel était cet hurluberlu?... Le président de la C.I.H.L.D., un magnat du monde financier, une personnalité que bien peu

approchaient. Et cet individu prétendait se faire recevoir sur-le-champ! Allons, il avait affaire à un fou.

— Nullement, articula Mercure comme s'il répondait à la pensée de son interlocuteur, j'ai tout mon bon sens. Et tenez! consentez-vous à parier avec moi?

— Assez! coupa l'autre brutalement. Je n'ai pas de temps à perdre.

Sur un tableau suspendu au mur un voyant rouge venait de s'allumer.

— Allez, mon garçon, fit Mercure, allez vite. On vous appelle. Je vous attendrai ici. J'ai tout mon temps.

— Puisque je vous dis...

Mercure lui coupa la parole :

— Allez vite, mon garçon.

L'autre n'hésita plus; d'autant que le signal lumineux, s'allumant et s'éteignant, trahissait la nervosité de celui qui appelait. Le planton se dirigea vers une porte, l'ouvrit; au moment d'en franchir le seuil, il se retourna; Mercure n'avait pas bougé; alors le garçon sortit.

A peine avait-il disparu que le détective bondissait sur ses pieds. Il courut à la porte par laquelle son interlocuteur avait filé; il l'entrebâilla, aperçut le dos du garçon qui s'éloignait dans un couloir. Hop! en route!

Mercure s'élança vers le large escalier qui occupait le fond du hall. Il en grimpa les degrés rapidement. Ainsi atteignit-il le troisième étage de l'immeuble. Il agissait selon un plan arrêté.

Au troisième étage, il passa devant un nouveau garçon de bureau; il le fit avec tant d'autorité que l'autre ne songea pas à l'arrêter. Il ouvrit une porte, longea un couloir, un autre; au fur et à mesure il déchiffrait les inscriptions qui indiquaient la nature des services: Contentieux, Personnel, Manutention, Transports fluviaux et d'autres.

Et il déboucha sur une sorte de palier vitré où aboutissait un escalier secondaire. Délibérément il l'emprunta pour redescendre vers les étages inférieurs. Parvenu au rez-de-chaussée, il s'engagea dans le cou-

loir. Ici les portes étaient démunies d'écriteaux. Mais le tapis épais tendu sur le plancher, l'aspect cossu des fauteuils rangés de long des murs, tout révélait qu'on se trouvait à la Direction.

Mercure poussa une porte; un homme jeune leva le nez des papiers qu'il feuilletait :

— Vous demandez?

— Excusez-moi, monsieur. Le planton a dû me fournir une fausse indication. Je suis attendu chez le directeur.

— Troisième porte à gauche, répliqua du tac au tac l'inconnu, ne doutant pas de la bonne foi du visiteur; comment supposer qu'il eût franchi l'entrée envers et contre toute défense?

Cependant il ajouta :

— Toutefois, je ne pense pas que M. le directeur puisse vous recevoir. Il est en conseil.

— Merci, susurra Mercure. Je vais donc attendre.

Il referma la porte. Il souriait. Il enfila le couloir, atteignit la troisième porte à gauche, l'ouvrit carrément. Un vaste cabinet de travail, meublé richement. Mercure avait refermé la porte derrière lui; il contemplait les lieux. Absolument personne; pourtant il ne devait pas se tromper; l'aspect cossu indiquait un bureau directorial.

Ce fut alors qu'il perçut, en provenance d'une pièce voisine, un éclat de voix. Il s'approcha d'une porte fermée, manœuvra délicatement la poignée de la porte, qu'il entrebâilla.

— Vous avez raison, mon cher Président, disait une voix; l'affaire mérite une étude approfondie.

Décidément le hasard servait Mercure : il tombait en plein conseil d'administration. D'un coup sec il attira le battant et salua :

— Bonjour, messieurs.

Il y avait cinq personnes dans la pièce. Cinq, différentes d'aspect et réagissant différemment à l'intrusion du détective, pourtant toutes montrant des visages intelligents, avertis de businessmen.

L'un d'eux, le plus jeune certainement, s'exclama :

— Qu'est-ce que vous voulez?... Vous vous trompez. Adressez-vous au garçon.

— Je l'ai fait. Il a refusé de m'annoncer.

— Nous n'avons pas le temps; si vous désirez un rendez-vous veuillez écrire.

C'était un congé; Mercure ne broncha pas; il était tout miel; il s'avança dans la pièce après avoir pris soin de refermer la porte, et il s'adressa à un homme d'un certain âge qui occupait le bout de la table :

— Monsieur le président sans doute?

L'homme, aux traits énergiques de lutteur, répondit :

— Oui. Que voulez-vous?

Mercure soupira d'aise; il saisit un siège par le dossier, sans effort l'attira et s'assit.

— Je me présente, messieurs. Mercure, détective.

Malgré leur habitude des coups durs dans les affaires, ces cinq hommes accusèrent leur surprise :

— Mercure? dit le président, recouvrant le premier son sang-froid.

— Oui. En personne.

— Que désirez-vous? Pourquoi ne pas vous faire annoncer?

— Je vous l'ai dit, messieurs. Votre chien de garde est incorruptible.

— Laissez-nous terminer. Je vous recevrai dans un quart d'heure, proposa le directeur de la C.I.H.L.D.

— Mille regrets. Je préfère parler avec ces messieurs.

L'un des hommes jura, se levant à demi de son siège, mais le président le calma d'un geste sans réplique, et souriant à l'adresse du détective :

— Très bien, monsieur Mercure. Nous vous écoutons.

— Parfait. Voici, messieurs...

Il se carrait sur son siège, parfaitement à son aise. Il se refusait à songer aux conséquences de cette visite; qui sait s'il ne faisait pas fausse route?...

— Vous avez songé, déclarait-il, à fonder le T.P.E., le Trust des Pétroles Européens.

Aucun des autres ne broncha; maintenant ils

avaient récupéré leur maîtrise d'eux-mêmes et ils attendaient.

— Mais une circonstance imprévue est venue se mettre en travers de vos intentions : la mise au point de la fabrication du pétrole synthétique. C'eût été la mort sans phrase pour les sociétés pétrolifères, dont vous êtes une des plus importantes. Vous avez donc proposé à un savant de vous associer avec lui. Vous espériez de la sorte l'empêcher d'aboutir.

Les cinq hommes étaient toujours silencieux et sans réactions; nul ne manifestait à l'ouïe de pareille accusation.

— Malheureusement, ce savant se refusa à traiter avec vous. Son invention serait bientôt au point; il voulait l'offrir à son pays. Ce fut fort ennuyeux pour vous, messieurs... et d'autant plus que ce savant devait, quelques jours après la visite qu'il vous fit, périr assassiné.

Le président haussa doucement les sourcils en guise d'interrogation.

— Il s'agissait de M. Arthème Dufaure, répondit Mercure.

— Dufaure, répéta l'autre, oui, j'ai entendu parler de lui. C'est bien cette affaire extraordinaire, ce vieillard tué sauvagement par son petit-fils, et celui-ci s'évadant au moment même où il allait être exécuté?

— En effet.

— Eh bien, mille regrets, monsieur Mercure, mais je n'ai jamais vu ce M. Dufaure.

Il regarda ses collaborateurs. Le directeur de la C.I.H.L.D. leva lentement la main :

— Moi, j'ai vu M. Dufaure.

Mercure admirait intimement ces hommes : ou bien il fallait qu'ils fussent innocents, ou bien d'une maîtrise de soi hors de pair.

— Je l'ai convoqué, poursuivit le directeur. Je désirais en effet — vous êtes bien renseigné, monsieur Mercure, — lui demander s'il serait disposé à nous céder son invention. Il a refusé. Je le regrette encore.

— Tout cela ne nous dit pas pourquoi vous êtes

venu nous trouver, monsieur Mercure? questionnait doucement le président.

— Pour vous offrir l'invention Dufaure.

— Vous l'avez?

Le ton trahit brusquement l'intérêt; cette fois le détective avait marqué un point; il dissimula sa satisfaction :

— Oui, dit-il, je possède l'âme de l'appareil, la constitution de la cellule désagrégeante.

Le président insinua :

— À quel titre? Seriez-vous héritier?

— Nullement.

— Alors?

— Je vous répète que je suis en mesure de vous livrer l'invention.

— En admettant que cela nous intéressât, quelles seraient vos conditions?

Les répliques s'échangeaient comme des balles.

— Mes conditions, relevait le détective, se ramènent à une seule : l'innocence de Jacques Dufaure.

— Je ne comprends pas, confessa le président.

— C'est pourtant facile; je vous livre l'invention, vous me fournissez les moyens de démontrer que la condamnation du petit-fils du vieux Dufaure fut une erreur.

Il les observait attentivement; son regard allait de l'un à l'autre des cinq hommes. L'un d'eux seul trahit quelque émotion sur son visage qu'un tic secouait à intervalles réguliers. Par contre, le président demeura impassible. Il questionna :

— Si je vous suis bien, vous pensez que nous avons les moyens de prouver cette innocence?

— Exactement.

— Tant pis pour vous, monsieur Mercure, ces moyens ne sont pas nôtres. Adressez-vous à la justice...

Le directeur ajouta d'un ton cauteleux :

— Il est même probable que celle-ci serait fort intéressée par votre présente démarche. Elle tend à démontrer que vous connaissez la retraite de Jacques Dufaure.

Mercure ne broncha pas, relevant même le gant :

— Possible. Mais je vois, monsieur le directeur, que vous êtes fort au courant de ce procès.

— Je lis les journaux, monsieur le détective.

Ce dernier se leva :

— Ainsi, messieurs, ma proposition ne vous intéresse pas ?

L'un des cinq auditeurs esquissa un geste; jusqu'alors il n'avait ni bougé, ni parlé; il voulut retenir Mercure :

— Nous pourrions payer assez cher...

— Inutile, monsieur. Vous savez ma condition.

— En quoi pouvons-nous vous aider à démontrer l'innocence de votre... ami ?

— Comment pourrions-nous connaître quelque détail susceptible de le servir ? appuya un autre.

Mais le président intervint :

— Inutile, messieurs.

A son tour il se dressait, indiquant à Mercure que l'entretien était terminé. Le détective s'inclina. Au moment de sortir pourtant il s'arrêta :

— Vous avez mon adresse, je pense... Si vous reveniez sur votre décision, il vous suffirait de me téléphoner.

Et la porte se referma sur lui. Un moment les cinq hommes demeurèrent silencieux. Puis le président déclara :

— Que cet incident ne nous trouble pas dans notre travail, messieurs...

CHAPITRE X

En sortant de l'immeuble de la C.I.H.L.D., Mercure suivit le quai pendant quelques instants; puis il accéléra l'allure et ce fut pour atteindre la bâtisse du quai des Orfèvres qui abrite les locaux de la Police Judiciaire.

Rapidement il atteignit le bureau de M. Desbrosse. Un garçon l'annonça; sur-le-champ il fut reçu.

— Cet excellent Mercure, s'exclamait Desbrosse. Quel bon vent l'amène à la P.J.?

— Rassurez-vous, je ne viens pas pour me faire arrêter.

— Je le suppose, quoique vos agissements à l'heure actuelle risquent de vous conduire fort loin.

— Ah! fit joyeusement le détective privé, vous pensez toujours à l'enlèvement de Jacques Dufaure. Soyez sans crainte : vous ne trouverez rien à me reprocher.

— Tant pis! s'écria Desbrosse avec gaieté.

Quoi qu'il en eût, Mercure lui était sympathique; souvent ils avaient mené côte à côte des enquêtes difficiles, allant parfois jusqu'à se communiquer leurs résultats; et si Desbrosse tenait rigueur à Mercure de certains procédés un peu trop extra-légaux, il reconnaissait ses mérites.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Une faveur.

Desbrosse fronça le sourcil. Mercure confessa :

— Je voudrais feuilleter le dossier de l'affaire Dufaure.

Le directeur de la P.J. eut un bon rire :

— Vous y venez, Mercure.

— Alors, vous permettez?

— A une condition. Dites-moi ce que vous faisiez dans la villa du vieux Dufaure il y a deux soirs?

Le détective prit une attitude indignée; l'autre ne s'y trompa pas :

— Avouez, mon vieux. Entre hommes...

— Il n'y a pas de policier?

Desbrosse secoua la tête ! Mercure capitula :

— Je procédais à une petite enquête. Il faut bien passer le temps. Et je vais vous dire une chose en confidence : j'ai acquis la conviction que Jacques Dufaure n'est pour rien dans l'assassinat de son grand-père.

L'autre esquissait une moue, mais un souvenir le frappa :

— N'est-ce pas vous qui avez égaré un des agents que j'avais disposés autour de la villa?

Mercure inclina le front. Desbrosse parcourut son

cabinet à plusieurs reprises avant de venir se planter devant son confrère de la police privée qui fumait béatement une cigarette :

— Ecoutez-moi, Mercure. D'après votre réponse il se pourrait fort bien que j'admette une part de votre théorie. Etiez-vous seul dans la villa?

Le détective le contempla, lâcha une bouffée de fumée, puis il déclara posément :

— Non, nous étions deux.

— J'en avais eu l'impression d'après les rapports de mes inspecteurs, mais je n'en étais pas certain. Merci.

— Ne vous égarez pas, fit Mercure. Moi, j'étais seul...

L'autre l'observait attentivement :

— Seul?... et votre compagnon?

— Un... concurrent.

Un moment les deux hommes se regardèrent sans parler; Desbrosse esquissa une grimace, puis il vint frapper l'épaule du détective; son attitude était vraiment cordiale; on eût dit deux collaborateurs; en cet instant le directeur de la P.J. oubliait sa situation pour ne se souvenir que d'une chose : ce garçon savait peut-être la vérité :

— Nous sommes dans le pétrin, hein, Mercure?

— En plein!

— Et qui est-ce?

— Je l'ignore encore. C'est pourquoi je suis venu vous demander de consulter un peu le dossier.

— Vous espérez y découvrir quelque chose?

Mercure haussa les épaules; certes il était dans la bonne voie; néanmoins il lui manquait encore bien des éléments pour triompher. Et puis, eu égard à la situation particulière dans laquelle il se trouvait, aux engagements pris envers Jacques Dufaure et sa femme, il ne pouvait se permettre une erreur, même pas une maladresse.

— C'est bon, fit Desbrosse.

Par les couloirs de la police les deux hommes gagnèrent une salle où se trouvaient entassées des archives. Le dossier de l'affaire Dufaure y avait été apporté.

Mercure s'assit et entreprit son étude. D'elle dépendait le succès ou l'échec.

Il lui fallut revenir le lendemain pour achever cette besogne. Au moment où il terminait, il vit paraître Desbrosse, le visage dur :

— Mercure, vous savez où se trouve Dufaure, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. L'autre s'avança :

— Les cachotteries sont inutiles. Dites-moi oui, et je ne m'acharnerai plus à découvrir sa retraite.

— Pourquoi ? demanda le détective.

— Parce que cet après-midi Evelyne Dufaure a brûlé la politesse aux deux hommes qui avaient mission de la suivre.

Mercure écoutait, masquant ses sentiments : qu'avait-il pu se passer ?

— Oui, poursuivait Desbrosse, elle est sortie de chez elle. Un homme l'accompagnait. Ils ont pris place ensemble dans une auto qui les attendait. La voiture a filé. Mes inspecteurs ont essayé de ne pas la perdre de vue. Mais ils ont été dépistés très vite. Visiblement — il insistait sur les mots — les poursuivis tenaient à ne pas l'être.

— Ah ! fit Mercure d'un ton neutre, mais un monde de pensées tourbillonnait dans sa tête.

CHAPITRE XI

Mercure était un homme de décision, nous l'avons vu. Cependant chez lui l'énergie et la rapidité n'excluaient pas la réflexion. Quand il eut été mis au courant par Desbrosse de l'étrange conduite d'Evelyne, son premier mouvement fut pour maudire la jeune femme : avertie on ne sait comment de la retraite de son mari, elle allait essayer de s'y rendre ; et ce serait la catastrophe.

Ainsi pensait Mercure tandis qu'il déambulait le long du quai. Il venait de quitter Desbrosse, à qui il s'était refusé de faire aucune confidence. Il se dirigeait vers son cabinet. Soudain il s'immobilisa. Il revoyait Evelyne, il songeait à l'attitude toujours si digne, si loyale, si franche, de la jeune femme. Était-il possible qu'elle l'eût trompé de la sorte? Pour revoir son mari certes, mais n'eût-elle pas auparavant tenté une démarche auprès de Mercure lui-même?

Le détective réfléchissait intensément. Le résultat se cristallisa en un geste d'appel adressé à un taxi en maraude. Il sauta, à peine le véhicule arrêté, jeta l'adresse de la jeune femme.

La voiture ralentissait le long du trottoir qu'il bondissait vers la maison. Il galopa vers la cage de l'escalier, s'engouffra dans l'ascenseur. Au palier du sixième étage il s'arrêta, et vint presser le bouton électrique encastré dans le chambranle d'une des trois portes. Rien. Le silence. Il insista. Toujours rien. Alors il reprit l'ascenseur, gagna le rez-de-chaussée.

La concierge qui avait vu passer cet homme l'attendait : qui pouvait bien être cet énergumène si pressé? Le chauffeur du taxi, inquiet sur son salaire, était venu la rejoindre. Ils interpellèrent le détective. Il ne leur accorda pas loisir de le questionner, car il demanda :

— Mme Dufaure est partie, n'est-ce pas?

— Oui, il y a bien deux bonnes heures.

— Elle était seule?

Il parlait avec une telle autorité que la cerbère n'hésitait pas à répondre :

— Non. Un homme l'accompagnait.

— Signalement?

— Ben... je n'ai pas eu le temps de bien le voir. Il a frappé au carreau; je faisais ma lessive dans la courrette; il m'a demandé « Mme Dufaure ». J'ai répondu. Il a refermé la porte. Quand je suis arrivée, il était déjà dans l'escalier. Même qu'il n'a pas pris l'ascenseur...

Mercure ne broncha pas : pourtant le détail avait sa valeur; sans doute craignant que la concierge ne vint l'interpeller, le visiteur avait-il préféré ne pas

attendre l'ascenseur et emprunter l'escalier. La concierge cependant poursuivait :

— Il est redescendu un moment après. J'étais dans ma loge; je raccommodais les chaussettes d'Arthur. Faut vous dire que cet homme-là use ses chaussettes que c'est une malédiction...

Elle s'étendit longuement sur les torts de son époux; Mercure n'aurait eu garde de l'interrompre, sachant par expérience qu'il n'est pas de meilleur moyen pour obtenir la confiance des témoins que d'écouter leurs digressions. Enfin elle revint au sujet qui intéressait le détective :

— Mme Dufaure était avec lui. Elle marchait vite; elle avait l'air tout bouleversé. L'homme la suivait; j'ai à peine vu son visage; un jeune, avec une petite moustache...

— Est-ce que, demanda Mercure, il n'avait pas un gros manteau avec un cache-col et son chapeau rabattu sur le nez?

— Si. Tout à fait comme ça. Vous le connaissez?

— Je crois. Mais, dites-moi, votre locataire ne vous a rien dit?

— Même Dufaure?... Non.

— Et vous n'avez surpris rien qui puisse me servir?

— Non... ou plutôt si, mais c'est pas grand'chose; j'ai entendu qu'elle se plaignait de quelqu'un qui ne l'avait pas prévenue.

— Avez-vous retenu le nom?

La concierge confessait son ignorance; il insista :

— Est-ce que ce n'était pas un certain Mercure dont elle se plaignait?

Et l'autre s'exclama :

— Mercure! C'est ça.

Et le détective partit, renseigné. Ce qu'il avait imaginé un moment plus tôt se révélait exact : Evelyne avait été enlevée par un inconnu qui avait prétendu venir de la part de Mercure. Un inconnu?...

CHAPITRE XII

Dans le silence de la demeure le grésillement de la sonnerie téléphonique retentit à intervalles réguliers. Une porte battit, puis une autre. Et la vieille servante parut. Marie Le Gall, la mine bougonne, s'approchait de l'appareil mystérieux à quoi elle n'avait jamais pu s'habituer, et moins encore depuis la nuit du drame.

Elle décrocha le récepteur, le porta à son oreille avec une répugnance visible. Elle entendit :

— Mme Le Gall?

— Oui, fit-elle.

— Madame, excusez-nous. Il serait nécessaire que vous veniez très vite...

— Où ça?... Pourquoi?... jeta-t-elle d'un ton hargneux.

— Vous êtes bien Marie Le Gall, la tante de...

Soudain, le visage de la vieille domestique avait pris une teinte terreuse; elle balbutia :

— Qu'est-il arrivé à Marcel?

— Rien, madame, rassurez-vous. Il a eu un accident... mais sans gravité. Il a été transporté à l'hôpital. Il vous réclame.

— J'arrive... Dites-lui que j'arrive. Où c'est-il votre hôpital?

— A Paris.

On lui indiqua une adresse, lui recommandant de l'inscrire; c'était inutile, gravé dans la tête de la vieille servante. Elle raccrocha le récepteur précipitamment et gagna sa chambre, où elle prépara en hâte un baluchon. Au moment de partir, un scrupule l'arrêta; pouvait-elle abandonner la maison sans gardien? hésitation qui ne dura pas. Elle courut à la cuisine, confectionna vivement un en-cas destiné à son neveu. Enfin elle sortit, traversa le jardin, et de son pas menu elle partit en direction de la gare.

Elle ne s'était pas préoccupée des heures des trains. Elle attendrait le temps nécessaire. Cependant elle

avait à peine tourné l'angle de l'avenue que d'une auto, stationnée à proximité, deux hommes descendirent. Dans l'un d'eux nos lecteurs eussent certainement reconnu le silencieux et morose secrétaire de Mercure.

Mignonnet et son compagnon s'approchèrent de la grille. A tout hasard ils firent fonctionner à plusieurs reprises la sonnette; constatant que leurs appels restaient heureusement vains, ils ne mirent guère de temps à crocheter la serrure. Le jardin traversé, ce fut un jeu pour eux de pénétrer dans la villa. Décidément, Mercure possédait des lieutenants dignes de lui.

Pendant ce temps, la vieille Marie Le Gall arrivait à la gare. Elle devrait patienter près de vingt minutes avant que n'arrivât le train pour Paris. Elle s'assit sur un banc, tenant sur ses genoux son baluchon et le paquet de victuailles destinés à son neveu.

Quand le train pénétra en gare elle y monta, s'installa dans un wagon et ne bougea plus. Peu lui importait la durée du trajet : elle resterait dans cette même position jusqu'à ce qu'elle descendit.

Elle sortit de la gare, demanda son chemin à un agent. Comment parvint-elle à destination? Elle-même n'aurait su l'expliquer. Ce qu'elle retenait, c'était le nombre de personnes questionnées. Enfin elle se trouva devant une haute grille. Près de la porte une plaque brillante, trop brillante peut-être, indiquait une clinique. La vieille poussa le portillon. D'une loge attenante, un homme en blouse blanche sortit. Elle n'eut pas besoin de le questionner. Déjà il l'entraînait d'une allure rapide, franchissait devant elle les marches d'un perron. L'un derrière l'autre ils traversèrent un long couloir que ne troublait aucun bruit.

Enfin son guide poussa une porte, s'effaça. Marie Le Gall entra. Dès qu'elle eût franchi le seuil, elle demeura paralysée. Dans la pièce où elle venait d'entrer, il n'y avait, pour tout ameublement, qu'une table et un fauteuil. Dans ce fauteuil, un homme était assis. Et elle l'identifiait : c'était l'inconnu qui avait visité la villa Dufaure quelques jours plus tôt. C'était, disons-le tout de suite, le détective Mercure.

CHAPITRE XIII

Lorsqu'Evelyne reçut la visite de l'inconnu qui avait intrigué sa concierge, elle n'avait pas songé un moment à mettre en doute son récit. Il avait déclaré venir au nom de Mercure et lui dit sans ménagements :

— Votre mari est obligé de filer. Sa retraite sera connue par la police d'un instant à l'autre. Mercure a décidé de l'envoyer à l'étranger, au moins jusqu'à l'achèvement de l'enquête.

— Je l'avais prévu, murmurait la jeune femme.

— Possible, mais M. Mercure m'a chargé de venir vous chercher; de la sorte vous pourrez partir avec votre mari.

Elle ne discuta pas; saisissant un chapeau, elle s'en coiffa et suivit son guide. Ils dégringolèrent l'escalier, passèrent devant la loge de la concierge et sautèrent dans une auto qui paraissait attendre.

Le trajet fut rapide; pourtant il parut trop long à Evelyne qui frémissait d'impatience. La voiture stoppa devant un hôtel d'apparence louche près de la porte de la Villette. Le pseudo-émissaire de Mercure précéda la jeune femme; ils passèrent devant le petit bureau de l'hôtel où somnolait le patron, un être énorme et tout confit dans sa graisse. Puis ce furent les marches d'un escalier en colimaçon, couvertes d'un tapis usé.

Enfin, au troisième étage, le compagnon d'Evelyne s'arrêta. Il ouvrit une porte, l'écarta. Elle entra, mais se retourna :

— Eh bien, où est mon mari?

Il refermait lentement la porte, tournait la clé dans la serrure. Elle cria :

— Laissez-moi sortir.

— Minute, ma beauté, ne t'énervé pas.

Il changeait brusquement d'attitude. Elle ouvrit la

bouche pour crier; il releva sa main qu'il tenait enfouie dans sa poche. Elle vit le gonflement produit par l'arme qu'il étreignait.

— C'est bien. T'es sage; on pourra s'entendre.

— Que me voulez-vous?

— Doucement, fillette. On va s'expliquer. Tu veux pas t'asseoir.

— Je ne veux qu'une chose : m'en aller.

— Dommage, je peux pas t'accorder ça.

— Mais pourquoi m'avez-vous amenée ici?

Elle réalisait soudain dans quel guet-apens elle s'était bêtement laissée attraper. Mais quel était donc le but que poursuivait cet homme dont la nouvelle attitude était singulièrement éloquente? Il s'était assis sur un fauteuil fatigué; il étendait les jambes, ricanaient :

— Pourquoi, ma belle?... Parce que ton petit ami commence à devenir encombrant.

— Mon ami?

— Mercure, quoi!... On le trouve un peu trop sur notre chemin en ce moment. Tu comprends ?

Elle secoua la tête. Elle se laissait choir sur le pied du lit ignoble à la courtépointe tachée.

— Tu ne piges pas? fit l'homme. C'est pourtant simple. Mercure me gêne; l'autre nuit c'est tout juste si j'ai pas été paumé par sa faute.

— Vous?

— Oui. J'avais été faire un tour à la villa...

Elle le regardait avec stupeur; il réalisa soudain qu'elle ne savait rien et; jugeant préférable de se taire, biaisa :

— Une course à faire là-bas. On s'est rencontré, lui et moi. Il a failli me faire pincer par les roussins... Et ça, j'y tiens pas du tout.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me racontez en ce moment. Que viens-je faire là-dedans?

— Toi, ma poulette, t'es mon otage. Ça va être donnant-donnant. Ou Messieu Mercure me f... la paix, ou on te retrouvera dans quelques jours... et t'auras pas envie de bavarder à ce moment.

Dans un geste instinctif elle porta sa main à sa bouche; de nouveau il braqua son revolver :

— Pas de bêtises, t'sais, ma gossel...

A cet instant il constata :

— T'es tout de même gentille. Il a pas mauvais goût le Jacques... Dommage qu'il soit bientôt ratatiné par la veuve. Aussi qu'est-ce qu'il a été descendre le vieux?...

Il soupira :

— Apprentil...

— Mais enfin, Monsieur, pourquoi vous attaquer à moi? demandait Evelyne.

— Parce que le Mercure t'a pris sous sa protection. Alors tu piges : il te laissera pas tomber. Je vais lui envoyer un mot, et je te garantis qu'on sera copains nous deux, ensuite.

— Mais mon mari, où est-il?

— Je le sais pas... pas encore.

Evelyne ne comprenait pas encore tout. Néanmoins une lueur commençait de briller pour elle, éclairant l'affaire d'un certain jour. Elle devinait que Mercure avait dû traquer cet homme. Celui-ci s'emparait d'elle pour se garantir. Mais alors c'était donc que le détective approchait du but. Bientôt Jacques serait-il enfin libre?

Cependant l'homme la dévisageait, semblant se complaire à la détailler. Elle frissonna sous son regard; il paraissait la juger, pis même, la déshabiller. Elle serra les poings : que pouvait-elle tenter contre un garçon résolu et armé?

De sa poche il tira un étui à cigarettes d'un luxe criard, choisit une cigarette qu'il tapota sur l'étui en tenant son petit doigt en l'air avec affectation. Il embrasa le tabac au moyen d'un briquet également trop riche. Puis il se renversa en arrière :

— Tu t'appelles Evelyne, hein?

Elle ne répondit pas.

— T'aime pas parler?... Tant pis! Je bavarderai pour deux. Quoi? qu'est-ce que tu veux savoir? Si je vais te garder longtemps ici. Pas mal, oui. Je suis peinard dans cette tôle. Le patron est affranchi; et

puis, je le paye assez pour qu'il se taise!... J'ai des copains qui font gaffe aux environs au cas qu'il vendrait des poulets. J'te dis, on est tranquilles : tu peux retirer ton manteau et ton chapeau.

Lui-même se débarrassait de ses vêtements, les accrochait à une patère branlante. Au lieu de regagner son fauteuil il parcourut la courte distance qui le séparait de la jeune femme. Elle faillit hurler; sous le poids de son regard elle se tut. Alors il l'empoigna aux épaules. Elle sentait ses mains pénétrer dans sa chair. Elle aurait voulu se débattre. Impossible d'échapper à l'étreinte.

Il constata de nouveau :

— T'es quand même belle même... Tu me plais...

Il avançait son visage; elle voyait luire dans ses yeux une lueur trouble, équivoque, qui dansait, qui la faisait frémir. Il remarqua d'un ton gouailleur :

— Pourvu que je te rende en bon état à ton Mercure c'est tout ce qu'il peut demander, pas vrai, ma gosse?

— Lâchez-moi.

Il resserra davantage l'étreinte. Elle bandait ses muscles pour la lutte qu'elle devinait imminente.

— Quoi? faisait-il, je te dégoûte. Tu préfères ton assassin de mari?... Beau parti, ma foi.

— Lâchez-moi!

— Pas encore. Faut que tu me donnes un baiser d'abord.

Il avançait ses lèvres. Il se penchait.. Elle sentait son souffle, empesté par un relent d'alcool. Elle se tordit pour échapper au hideux contact. Mais il était d'une force insoupçonnable. Alors elle se crispa dans un effort si violent qu'elle lui échappa. Et elle courut vers la cheminée que surmontait une glace au tain marbré de taches. Un presse-papier était déposé sur le marbre; elle s'en empara :

— Arrière!

— T'es courageuse, ma fille. J'aime ça. On pourrait s'entendre, nous deux. Tu veux pas?

Il avançait vers elle, d'une démarche cauteleuse. Elle

ne le quittait pas du regard; elle allait lancer l'arme improvisée quand une voix prononça doucement :

— Alors, les enfants, on s'amuse?

Et Evelyne courut vers son sauveur, un homme de haute taille, qui venait de surgir de la pièce voisine.

— Monsieur, sauvez-moi...

— Soyez sans crainte, Mademoiselle.

Le nouveau-venu parlait calmement ; celui dont il avait empêché les menées sans équivoque se tenait devant lui, penaud, se dandinant, avouant manifestement par son attitude son degré de subordination.

Evelyne contemplait la scène. Elle se demandait si elle ne rêvait pas. Elle réalisait soudain l'importance de la besogne accomplie par Mercure. Il fallait qu'il eût sérieusement avancé dans l'enquête pour que les adversaires agissent de la sorte. Mais quel était donc le sort qui lui était réservé?

CHAPITRE XIV

— Alors c'est dit?

Dans le cabinet de Desbrosse, Mercure était debout, questionnant le directeur de la P. J. Celui-ci hésitait encore à se rendre à la surprenante proposition du détective privé. Ce dernier insista :

— Il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir.

Desbrosse balançait :

— Tout de même, Mercure, envisagez les conséquences.

— D'accord. Mais si vous refusez je vous préviens tout de suite : ne comptez plus sur moi ni pour revoir Jacques Dufaure, ni pour élucider cette affaire... et je crois pourtant que la solution en vaut la peine.

Il avait parlé avec une telle gravité que son compagnon capitula :

— C'est bon, mais arrangez-vous pour que toute la responsabilité repose sur vous...

Mercure acheva :

— Et si nous triomphons, tout le succès sera pour vous.

Il ricana, Desbrosse lui frappa sur l'épaule :

— J'appelle Mérital.



Lorsque le planton vit paraître Mercure il ne lui laissa pas le temps de parler :

— Ces messieurs ne sont pas là.

Le détective le regarda gentiment :

— Tant pis. Annoncez-moi tout de même.

Comme si cet ordre ne pouvait être discuté, il se tourna vers l'homme qui l'accompagnait, bavardant avec lui à voix basse. Le garçon de bureau, impressionné quoi qu'il en eût, appela un collègue, lui remit une fiche qu'il venait de rédiger rapidement. Mercure sourit : l'homme attrapé une première fois ne consentait pas à s'éloigner.

Cependant un voyant lumineux s'allumait à un tableau; le planton décrocha un téléphone intérieur, écouta ce que lui disait son interlocuteur; son attitude changeait progressivement. Lorsqu'il reposa l'écouteur il eut à l'adresse de Mercure une sorte de sourire contraint :

— Par ici, Monsieur.

— Une minute, fit le détective.

Il alla rapidement jusqu'à l'entrée, leva le bras selon un signal convenu et revint vers le planton :

— Allons, décida-t-il.

Dans le cabinet du directeur de la C. I. H. L. D. deux hommes se tenaient : le directeur lui-même et le président du conseil d'administration. Ils saluèrent courtoisement le détective qui présenta son compagnon :

— Un de mes collaborateurs.

Une brève inclination de tête, et le président questionna :

— Monsieur Mercure, j'ai consenti à vous recevoir. Sans doute êtes-vous revenu à une meilleure compréhension des choses.

Le détective s'assit, tirant un paquet de cigarettes de sa poche, en allumant une avec calme. Enfin il déclara :

— Non.

— Comment? sursauta le directeur malgré tout son sang-froid étonné.

— J'ai dit non. Je n'ai pas changé dans ma façon de voir. C'est vous qui allez modifier la vôtre.

— Je serais curieux de voir ça, ricana le président et il considéra le détective et son compagnon qui se tenait modestement dans un angle de la pièce.

— Très facile, répliquait Mercure. Tout d'abord que je vous dise, Messieurs, que l'innocence de Jacques Dufaure n'a jamais été mise en doute par moi. Ce garçon a été victime d'une bande de malhonnêtes gens, qui avaient besoin d'un pavillon.

Le président demeurait sans sourciller. Mercure reprit :

— Voyez-vous Messieurs tout dans l'assassinat du vieux Dufaure trahit la mise en scène. La lettre reçue par Jacques Dufaure et le convoquant à Compiègne qu'il devait ensuite déchirer; l'appel téléphonique contraignant le vieux savant à sortir de la villa en pleine nuit; le nombre de coups de feu tirés, quatre, ce qui démontrait une sorte de folie meurtrière qui ne cadrerait nullement avec ce que l'on pouvait savoir de Jacques Dufaure.

— Mais en quoi tout cela nous intéresse-t-il? jeta le directeur de la compagnie pétrolière.

— Voyons objectait doucement Mercure la mort d'Arthème Dufaure vous garantissait contre un risque terriblement sérieux. Il avait mis au point un procédé de fabrication du pétrole synthétique; il s'était refusé à vous le céder; du jour au lendemain ce pouvait être la ruine pour vous.

— Utopie! La fabrication eût coûté plus cher que l'extraction naturelle du sol.

— Non. J'ai eu sous les yeux les calculs d'Arthème Dufaure; son appareil vous retirait du jour au lendemain votre... royauté.

— Soyons nets monsieur Mercure. Combien?

— L'innocence de Jacques Dufaure.

— Encore! Mais puisque nous ne savons rien.

— Vous savez tout au contraire puisque c'est vous qui avez ordonné l'assassinat d'Arthème Dufaure.

Le président se leva d'un jet :

— Cela suffit Monsieur. Je n'en supporterai pas davantage.

— Vous déclarez n'être pour rien dans ce crime? insista le détective sans bouger et comme l'autre répondait d'un simple haussement d'épaules, il se leva, ouvrit la porte. Un homme qui se tenait dans le couloir à proximité avança. Mercure observait les traits de ceux qu'il accusait : il les vit se décomposer.

— Cela vous dit quelque chose? fit-il goguenard.

— Marcel Le Gall, marmottait le directeur; mais le président se ressaisit :

— Que faites-vous ici?

L'arrivant se mit à rire :

— Ben, je viens pour qu'on s'explique de bon cœur. Moi, j'en ai marre. Vous rechignez à me payer. J'ai besoin d'argent.

— Le Gall, demanda Mercure durement, vous connaissez ces deux personnes.

— Tu parles, répliqua le vaurien. C'est eux qui m'ont demandé de faire disparaître le vieux Dufaure. Du beau boulot. Tout le monde peinard, sauf le petit-fils. C'est richement combiné; sans vous personne aurait jamais rien vu.

— Et alors, monsieur le Président? questionna Mercure.

— C'est un mensonge, un ignoble chantage!

— De quoi! protestait Marcel Le Gall, je mens, moi?.. Et mes copains, vous les oubliez?... Sans charre, vous croyez que je me suis laissé faire comme un blanc-bec?... J'ai des témoins, moi.

Le directeur de la C. I. H. L. D. serra les poings, marmonnant une insulte. Mercure demandait :

— Monsieur le Président est-il disposé à transiger?.. l'innocence de Jacques Dufaure lui semble-t-elle suffisamment démontrée.

— Livrez donc ce misérable et laissez-nous en de-

hors de cette histoire. Nous vous payerons ce qu'il faudra.

— Bravo, gouaillait le détective. Malheureusement il est trop tard maintenant. Je vous présente M. l'inspecteur principal Méritail, de la police judiciaire.

Et son compagnon jusque-là silencieux se détacha de l'angle qu'il n'avait pas quitté. Mercure abattait son jeu devant les deux hommes effondrés. Il ne lui suffisait pourtant pas encore de les tenir en son pouvoir; il lui fallait triompher complètement; il s'approcha de Marcel Le Gall, lui arracha la moustache qui ombrail sa lèvre; un autre visage apparut :

— Mon secrétaire particulier, Mignonnet.

C'en était trop. Le président perdant toute retenue se ruait; il n'alla pas loin, ceinturé dans son élan par Méritail. Mercure ajoutait :

— Votre petit ami Marcel Le Gall n'eût pas joué la comédie comme je le désirais; je l'ai pincé au moment où il sortait de son hôtel : à l'heure actuelle il est sous bonne garde.

Il s'avavançait, les mâchoires crispées :

— Je consens à ne pas me montrer méchant; vous vous débrouillerez avec la justice; tant mieux pour vous si vous vous en tirez à bon compte, mais dites-moi où vous avez enfermé Evelyne Dufaure.

Définitivement vaincu, le directeur de la compagnie livra son adresse; il ajouta :

— Sans moi, hier, elle eût été la proie de Le Gall.

— Je sais, fit Mercure. C'est pourquoi je ne cherche pas à prouver davantage votre culpabilité. Vous vous sortirez de ce guépier en chargeant Le Gall. Bonjour, Messieurs.

Et il sortit, entraînant Mignonnet dont l'accès de loquacité avait, il faut le reconnaître, fait merveille.

Dans la rue il retrouva M. Desbrosse qui l'attendait avec impatience.

— Alors?

— Ils ont avoué. Je vais vous livrer Le Gall; pour l'instant allons chercher Evelyne.

Dans le taxi qui les emmenait à destination, le détec-

tive expliqua au directeur de la P. J. toute la genèse de l'affaire.

— Mais comment avez-vous découvert la vérité?

— Par la vieille domestique. Son témoignage m'a paru suspect dès le début; en la questionnant j'acquis la conviction qu'elle cherchait à couvrir quelqu'un. Dans le dossier de l'affaire j'appris qu'elle avait un neveu, Marcel. De même qu'on avait enlevé Evelyne afin de me faire chanter dans l'espoir que j'abandonnerais la poursuite, je réussis à attirer la vieille servante dans un endroit discret. Je l'ai cuisinée, un peu effrayée, et j'ai su la vérité. Il ne me restait plus qu'à aller cueillir le neveu et organiser ma mise en scène.

Desbrosse demeura un moment silencieux :

— Quel scandale en perspective!

— Je ne crois pas, remarqua Mercure. L'affaire sera étouffée adroitement. La défense nationale est en jeu.

Son collègue de la police officielle le considérait; Mercure expliqua :

— Le pétrole synthétique...

— Vous y croyez?

— L'invention est au point. Lorsque Le Gall s'est introduit dans la villa, qu'il démontait l'appareil construit par Arthème Dufaure, il agissait sur les instructions de nos adversaires; j'avais relevé certaines traces bizarres sur le bâti de l'appareil. Ils cherchaient la formule.

— Et vous l'avez trouvée, vous?

— Oui. a voici.

D'une poche intérieure il retira un carton sur lequel on lisait ces mots : *Défense de toucher. Poison.*

— Elle se trouvait devant une série d'éprouvettes; pour quel motif le vieux Dufaure se fût-il donné une défense à lui-même puisque personne ne pénétrait dans son cabinet? Traitez cette étiquette avec un réactif et vous verrez paraître les caractères : la formule tant cherchée.

Desbrosse considéra son compagnon avec une admiration non déguisée. Pourtant un souci l'envahit :

— Et Jacques Dufaure?

— Il attend sa femme.

— Où est-il ?

— Entré depuis huit jours dans le corps des gardiens de la paix. Qui aurait jamais été le découvrir là ?...

Et le soir du même jour, Jacques qui avait réglé la circulation pendant tout l'après-midi à l'un des carrefours des grands boulevards trouvait à son domicile un message de Mercure : « Evelyne vous attend ; allez la rejoindre ; tout est fini ; rendez votre uniforme. »

Le jeune homme devait appliquer à la lettre les instructions de son sauveur.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

L'ennemi secret

Roman policier inédit

par ALAIN MARTIAL



VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD

LES PAMPAS

LES FORÊTS ÉQUATORIALES

LES GRANDS DÉSERTS

L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS
SECRETS SI VOUS LISEZ...

TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0^{fr.}40 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)